

Ancien. M. L. 839; *auulus*, 837, et **auula*, 836 a?; **autiolus*, 830; B. W. *ateul*.

Dérivés et composés : *auia* (et *aua*, Ven. Fortun., M. L. 823 et 813) : grand'mère (sur lequel a été fait sporadiquement *auius*, comme *aua* sur *auus*); *auitus* (dont la dérivation est obscure; cf. *maritus*, *patritus*) : de grand-père, M. L. 834; *auitaticus* adj., et subst. « oncle » : M. L. 825; *pro-*, *ab-*, *at-*, *trit-auus* : aïeul, bis-aïeul, etc.; cf. Dig. 38, 10, 10, 16 : *atauus est abau uel abauiae pater... huius appellatio personas complexit ut sedecim appellations facta per mares...*, *pater, auus, proauus, atauus, atauus*; Isid., Or. 9, 6, 23 : *patris mei abauus mihi atauus est, ego illi trinepos*, P. F. 13, 1, qui explique *atauus* par *atta au*; cf. *amita*. V. *tritauus*. — Quelques représentants de *atauia* en roman, M. L. 752. *At* de *atauus* est sans doute à rapprocher de *atta*, *tritauus* rappelle *τρίταυτος*, cf. *trinepos*. **Bisauus* est supposé par it. *bisavolo*, M. L. 9647. Pour *stritauus*, v. ce mot.

auus, comme *anus*, n'était pas d'abord l'un des noms de parenté indiquant une situation nettement définie. C'est originairement un nom familier désignant un « ancien » du groupe. L'islandais a *æ* au sens de « grand-père », et l'arménien *haw* « grand-père » (avec *h*, comme *han*; v. sous *anus*), le hittite *huphaš*. Des dérivés latins, *aua* et *auia*, désignent la « grand'mère », de même que le dérivé gotique *awo*. Désignant un « ancien » qui n'est pas le père, ce mot, avec ses dérivés, s'est prêté à désigner l'« oncle maternel »; c'est ce que l'on observe dans v. pruss. *awis*, lit. *awynas*, v. sl. *uji*; v. irl. *au* « petit-fils » semble dérivé de **aua*. En italo-celtique, un dérivé en *-en-, élargi de façons différentes en latin et en celtique, a le sens de « oncle » : gall. *ewythr*, bret. *contr*, lat. *auonculus*; le thème en -en- se voit aussi dans le composé germanique représenté par v. h. a. *ðheim*, v. angl. *éam* « oncle ». Lat. *abauus* « trisaïeul » est, pour la forme, à *auus* ce que v. perse *apanyāka* « arrière-grand-père » est à *nyāka* « grand-père ». L'emploi du préfixe *pro-* dans *proauus* se retrouve dans d'autres langues : skr. *prapitamahā*, gr. *πρόπαππος*, *πρόπάτωρ*, sl. *praděv*.

auxilium : v. *augeō*.

auxilla : v. *auilla*.

axāmenta, *axāre* : v. *aiō*.

axēdō, -ōnis : v. *axis*.

axilla, -ae : v. *ala*.

axiō, -ōnis m. : hibou (Plin. 10, 68; 29, 117). — M. L. 843.

1. *axis*, -is m. (avec *ā* d'après les grammairiens) : essieu, axe; et en poésie « axe du monde, pôle » (à l'imitation du gr. *ἄξων*), d'où « ciel, climat; orbe d'une voûte ». — Ancien (Caton), technique. M. L. 845.

Dérivés : *axiculus* : essieu, et *axicularius*; *axearius* (Inscr.); *axēdō* f. : cheville, clavette d'essieu (Mar-

cell., Gloss.). Cf. aussi M. L. : **axālis*, 840; **axilis*, 841. B. W. *essieu*.

Premier terme de composé dans *ax-ungia* : graisse pour essieu; et simplement « graisse de porc ». A basse époque, le premier terme du composé n'apparaissant plus, *ax-* a été assimilé à un préfixe, d'où *absungia*, *assungia* (Mul. Chir., Diosc.), *ezungia* (Theod. Prisc. II 19; Mul. Chir.), etc. M. L. 846; irl. *usca*.

Cf. peut-être *amb-axium*, attesté seulement dans la glose de Paul. Fest. 26 : *ambaxioque circumeuntes : cateruatim*.

Lit. *ašis*, v. pruss. *assis*, v. sl. *ost*. Irl. *aiss* « voiture » qu'on lit dans un dictionnaire moderne n'a guère d'intérêt. Le thème **aks-* « essieu » est l'élargissement par -i- d'un nom **aks-* del' « essieu », dont la forme ancienne n'est pas attestée. Mais ce thème est supposé par les autres formes élargies : un élargissement par *-en- dans v. h. a. *ahsa* et gr. *ἄξων* (tandis que le dérivé gr. *ἀυ-αξ-* « chariot » [littéralement « voiture à un seul essieu »] est tiré de **aks-* et non de **aks-en-*); un élargissement par -o- dans la forme indo-iranienne attestée par skr. *ākṣa*, av. *aša*. En latin même, le dérivé *āla* (de **aks-lā*) est tiré de **aks-*; et le brittonique a aussi un dérivé en -l- gall. *echel* « essieu ». V. *ala*.

2. *axis*, -is m. : ais, planche. Peut-être autre graphie de *assis*, cf. *asser*. Le diminutif *azula* doit de même se lire *assula*.

3. **axis*, -is m. : sorte de bœuf sauvage, originaire de l'Inde d'après Plin. 8, 76.

**axitia* (*axicia*, *acicia*?) f. ou n. pl. : objet de toilette féminin : *A. λ. de Plt., Cu. 578. Forme et sens obscurs. V. E. Leumann, Glotta 11, 188, et 12, 148.

**axitiōsus*, -a, -um : adjectif attesté seulement dans deux fragments de comédies attribuées à Plaute (Astr. 2, Sitel. 1) où il est appliqué aux femmes. Sens incertain; cf. Varr., L. L. 7, 66 : *Claudius scribit axitiosas demonstrari consupplicatrices, ab agendo axitiosas. Vt ab una faciendo, factiosae, sic ab una agendo actiosae (axitiosae A. Spengel) dictae*; et P. F. 3, 6.

Les gloses ont un substantif *axitiō* glosé *factiō*, cf. CGL V 6, 32. Le rapport avec *agō* (*axim*) a peut-être été imaginé par les grammairiens pour expliquer un terme désuet, de sens oublié. Dérivé de *axitia* « aimant les bijoux »?

axungia : v. *axis* 1.

azaniae, -arum f. pl. : Plin. 16, 107, *quae (nucēs) se in arbore ipsa diuisere, azaniae uocantur, laedunisque ceteras nisi detrahantur*. De *ἀζάλω*, *ἀζένομα*.

azymus, -a, -um : sans levain. Emprunt au gr. *ἄζυμος*, particulier à la langue médicale et à la langue de l'Église. Une prononciation *aximus* est attestée par les graphies des gloses. Les poètes latins scandent le mot avec la seconde syllabe brève, sans doute pour conserver l'accent grec sur l'initiale. Les formes romanes remontent soit à *azimus*, soit à *aximus*. M. L. 850.

La sonore simple *b* était à peu près inusitée à l'initiale d'un mot indo-européen normal. Tous les *b* initiaux résultent donc de phénomènes postérieurs à l'époque indo-européenne.

Quelques-uns proviennent d'innovations phonétiques : **dw-* a passé à *b-* au cours de la période historique du latin (v. *bonus*); ailleurs, il y eut des assimilations, ainsi dans *bibō* et *barba*.

La plupart des mots à *b* initial n'ont pénétré que secondairement, dans des onomatopées ou tout au plus dans des mots populaires expressifs tels que *balbus*, *bacca*, *broccus*, ou par emprunt, ainsi *bāca*, *buzus*, ou sont d'origine dialectale, comme *bōs*, etc. D'autres enfin ne sont que des transcriptions de mots étrangers, sans existence réelle en latin.

Dans ces conditions, la lettre *b* ne contient presque pas de verbes et peu de substantifs ou d'adjectifs de la langue noble.

babae : exclamation de la langue comique; = *βαβαί*, comme *papae* = *παπαί*; cf. fr. *bah*, M. L. 851.

babaealus, -i m.? Origine et sens inconnus; terme d'injure, adressé à des esclaves par un interlocuteur du banquet de Trimalcion dans Pétrone, se retrouve dans Arnobe appliqué à des jeunes gens frivoles et débauchés. De *βαβαί καλός* (ou *καλός*, suivant A. H. Salonius, Comment. in honorem I. A. Heikel, p. 132) « oh le beau »?

babbiae? Plin. 15, 15, *quae regiae uocantur* (scil. *oliuae*) *ab aliis maiorinae ab aliis babbiae* (var. *bambiae*). Mot osque? Le nom propre *Babbius* est fréquent dans les régions de la langue osque.

babū : γαυπίξ (Gloss.). Cf. *babiger* = « stultus », *babo* « interiectio iridentis », *babulus* (cf. ital. *babbio* « stultus »), *baburrus* « stultus », *baudus* = *babōsus*?, Vitae patrum 5, 14, 4, et les articles *bab*, **baba* dans M. L. 852, 853; fr. *babil*, *babiller*. Formations onomatopéiques, cf. *βαβάζειν*, dans Hézychius, et **babbus*, M. L. 857, nom enfantin du père, ital. *babbo*, etc. Le type à redoublement *baba-* se trouve dans beaucoup de langues pour désigner le « papa » ou la « maman », soit le « bébé ». Cf. *bambalō*.

bāca, -ae f. : 1° baie (d'un arbre; cf. CGL V 559, 54, *bacas omnis fructus agrestium arborum*). En ce sens, ancien, usuel et classique; 2° par image, « objet en forme de baie, boule », et surtout « perle » (poétique). — Pan-roman, sauf roumain. M. L. 859. Celt. : irl. *bagaid*, britt. *bagad*.

Dérivés et composés : *bācula* : petite baie, M. L. 873; *bācālis*; *bācālia*, -ae f. : laurier à baies; *bācātus* : perlé; *bācifer*. Sur la forme *bacca*, v. Thes. II 1657, 14 sqq.

B

Les mots qui se rapportent à la culture de la vigne et au vin (v. sous *uinum*) sont d'origine méditerranéenne. Le rapprochement avec Βάκχος, divinité thrace, est séduisant. D'autre part, Varron dit, L. L. VII, 87, que *uinum* in Hispania *bacca*. V. aussi *bacar*.

bacalusiae, -arum f. pl.? mot de Pétr. de sens incertain « folle supposition »? Bücheler rapproche βαυκάλημα, κατασκευάζω.

**bacar*? : *uas uinarium simile bacroni*, P. F. 28, 3. Cf. dans les gloses *bacario* « urceoli genus », *bacarium* « uās uinarium »; *bachia* (et *bacca*) : — *primum a Bacco, quod est uinum, nominata; postea in usus aquarios transiit*, Isid., Or. 20, 5, 4 (le mot est considéré, sans raisons suffisantes, comme celtique par Sofer, p. 165, n. 1); *bacriō*, dans P. F. 28, 1, *bacriōnem dicebant genus uasis longioris manubrii. Hoc alii trullam appellant*. — Mots non attestés dans les textes, mais demeurés partiellement dans les langues romanes, cf. M. L. 860, 862, 863 b, 866, *bacar*, **bacca*, **baccu*, *bacce*, *baccinum*, et en germ. : has all. *back*, v. h. a. *bekkin*. Cf. Delgado, Emerita 14, 123 sqq.

V. *baca*.

baccar, -ris n. (et *baccaris*, -is f.) : plante mal déterminée, nard sauvage (Plin. 12, 45; 21, 29), digitale, cyclamen?, employée pour conjurer le mauvais sort. Emprunt au gr. *βάκκαρον*, *βάκκαρις*, attesté depuis Vg. Les graphies *bachar*, *bachcharis* sont tardives. M. L. 863 a; irl. *bachar*.

bacchor, -āris, -ātus sum, -ārī : fêter Bacchus; par suite « être en état d'ivresse ou d'exaltation, s'agiter furieusement ou sans frein », etc. Dénominaif proprement latin tiré de l'emprunt ancien au gr. *Bacchus*, *Baccha* f. (= Βάκχος, Βάκχη); *Bacchas* m. (écrit *bacas* dans le SCGB), passe en irl. *bach*. Peut s'employer, comme le gr. *βακχεύεσθαι*, au passif, surtout en poésie : l'adjectif *bacchātus* est fréquent dans ce sens. Le verbe est attesté dans tout le cours de la latinité, en prose, comme en poésie. Conservé dans un parler italien? M. L. 865 a.

Dérivés : *bacchābundus*, sans doute archaïsme repris à l'époque impériale; *bacchātio* : états bachiques; et *Bacchānālia* n. pl. (formé sans doute d'après *Volcānālia*, *Sātūrnālia*; de *baccha* on attendrait **bacchālia*) : bacchanales; d'où le singulier *bacchānal*, comme *lupānar*. — A pris un sens péjoratif qui est resté dans l'italien *baccano*, cf. M. L. 865. Composé : *debacchor* (rare). Les autres formes, *bacchicus*, *bacchius*, sont grecques.

baccibalum, -i n. : mot d'argot employé par un des convives du banquet de Trimalcion dans Pétr. 61. Il est joint l'épithète *pulcherrimum*, et l'expression désigne

« un beau brin de femme ». Cf. peut-être, pour la seconde partie, ἀρβαλλος et, pour la première, *bacca*.

***bacellon** (-num) : bassin. Cf. Greg. Tur., HF 9, 28, *clipeum cum duabus pateris ligneis, quas uolgo bacellonem uocant*. Gaulois? M. L. 866; B. W. sous *bassin*. V. *bacar*.

***baccolus**, -Im : mot qu'Auguste, au dire de Suétone, employait pour *stultus*. Cf. peut-être *bacerus* « *baro factus* », CGL IV 210, 10 (mais le texte est peu sûr). Gr. βἀκχολος avec même suffixe que dans *corneolus*?

***bach** : exclamation marquant la joie, d'après Explan. in Don. gramm. IV 562, 20.

baerid : v. *bacar*.

***bacucel** : dans Cassian. Conl. 7, 32, 2, *alios ita eorum corda quos ceperant inani quodam timore uidemus inficisse, quos etiam bacucos uulgo appellat*... Mot étranger?

baculum, -In (et à basse époque *bac(u)lus*, cf. Thes. II 1670, 65 sqq.) : bâton, canne. Ancien et usuel. M. L. 874; celt. : irl. *bacc, bachall, britt. bagl*. B. W. *bâcler*. Diminutif : *bacillum (bacillus)* : baguette. Les formes romanes remontent à *bacillum*, attesté à basse époque sous la forme *bacchillum*, CIL VI 18086; cf. M. L. 870; Thes. II 1668, 37 sqq., et dont l'élém. se retrouve peut-être dans *imbécillus*; v. ce mot.

La forme *bax*, GLK, Suppl. 71, 8 : *bax, inde fit diminutue baculus*, sans autre exemple, n'est sans doute qu'une imagination de grammairien.

Le nom grec βᾶκτρον, βακτηρία du « bâton », de la « canne » livre un radical **bak-*, de type populaire en indo-européen avec son *b* et son *a*, et qui se retrouve, avec *k* géminé, dans irl. *bacc* « bâton recourbé ». Dans *baculum*, il y a un suffixe de nom d'instrument comme en grec. La géminée attestée dans lat. *bacillum* rappelle la forme irlandaise; mot populaire.

***baditis** : nymphéa. Mot gaulois d'après Marcel. Empir., Med. 33, 63.

badius, -a, -um : bai, brun (*de equo*); cf. Varr., Men. 358. Terme technique. — Le gentile *Badius* ne se trouve qu'en territoire osque; *Badusius* est ombrien. Le correspondant de l'adjectif n'existe qu'en celtique; irl. *buide* « jaune », gaul. *Bodiocasses*? — M. L. 877, passé aussi en grec moderne βᾶδιος, -θεος. Cf. *basus*!

badō, -āre : v. *bat*.

baedō (būdō), -is, -ere (rare et archaïque; quelques exemples de Plaute, Pacuvius, Varron, celui-ci citant sans doute la loi des XII Tables; il y a peut-être une forme déponente *baetor (bitor)?* cf. *būi, proficisci*, dans CGL III 514, 57), cf. Thes. II 1679, 41) : aller.

Baedō a formé quelques composés, du reste aussi rares que le simple et dont certains sont mal attestés : *ā-, ad-* (ar-?, cf. *arbitr?*), *ē-, re-, im-, per-* (cf. P. F. 235, 19, *perbito, perbitere Plautus pro perire posuit*), *praeter-, inter-, transbitere*. C'est de ces composés qu'a été tiré le simple *būdō*, cf. P. F. 31, 28, *būtiensis dicuntur qui peregrinantur assidue*. Un ancien subjonctif-optatif en *-s* est peut-être conservé dans la glose *baesis* : προσεληθης CGL II 27, 55.

Les rapprochements qui ont été tentés avec la racine

du gr. βᾶνν (dor. βᾶν) poseraient une origine osco-ombrienne (ou latin rural; cf. *bās*) du mot; du reste, ils sont vagues. L'ombrien a une forme *ebetrafe (he-)* qu'on traduit par *in exitis* (?), l'osque un nom propre au gén. *Baiteis* « *Baeti* ». Lette *gāia* « fait d'aller » ne fournit pas un point d'appui suffisant.

***bafer** (-fra, -frum?) : *grossus, ferinus, agrestis* (Gloss.). Dialectal et d'origine obscure. Cf. *uafar*?

***baia**, -ae f. : feuille de palmier. Mot copte cité par St Jérôme, adu. Iou. 2, 13, *cubile eis de foliis palmarum quas baias uocant contextum erat*; cf. gr. βᾶις, βᾶτον.

***baia**, -ae f.? : seulement dans Isid., Or. 14, 8, 40, [*portum*] *ueteres a baiulandis mercibus uocabant baias, illa declinatione a baia, baias ut a uocia, familias*. Cf. M. L. 882, qui se demande — sans raison, semble-t-il — si le mot est ibérique. Il se peut que ce mot soit dû à une erreur d'Isidore, qui a pris pour un nom comme dans le nom du port de *Baiaie*, d'après la glose de Servius, ad Ae. 9, 707, ... *ueteres tamen portum Baias dixisse*.

†**baiana (faba)** -ae f. : fève de Baies (Apic. 5, 210). M. L. 885. De *Baiaie*.

bāiulus (*baiiu-, bai(i)o-*), -I m. : portefaix, d'où le dénominateur *bāi(i)olo (bāi(i)u-)* et ses dérivés, attestés à l'époque archaïque et repris par les archaïsants de l'époque impériale et en bas latin; cf. M. L. 886-888, *bajulus, -a (b. aquae)*; *bajulāre*, fr. *bailler*, v. B. W.; et celt. : britt. *baioi*; *bāi(i)olāre*, Isid., Or. 20, 11, 2, — *est lectus qui in itinere baiulatur*.

Étymologie inconnue.

***hala**, -ānis : pie (cheval) = gr. φαλιός. Mot germanique, une fois dans Ennodius.

balanus, -I f. et m. : 1° gland et toute espèce de fruit en forme de gland; 2° balane, mollusque; 3° suppositoire. Emprunt au gr. βάλανος attesté depuis Plt. De là : *balanātus* : *balano herba tinctus* (époque impériale). M. L. 894. Pour l'a intérieur, cf. *alacer, alapa*, etc.

balatrō, -ōnis m. : sens exact inconnu. Il est possible que le mot ait désigné un acteur de bas étage, cf. Hor., S. 1, 2, 2, *mendici, mimaes, balatrones, hoc genus omne*, et Vopiscus, Car. 21, 1, *ne patrimonium sua... mimis ac balatronibus deputarent*. Le plus souvent employé comme terme injurieux, cf. *histrīō* et le fr. *cabotin*. Explications diverses, et du reste tardives, chez les anciens : *balatrones a balatu et uaniloquentia*, dit le scoliaste d'Horace, qui dans un autre endroit le définit : *balatrones dicuntur rustici homines inepti et triuales*, et encore : — *derisores, liberos in loquendo, procaciores, abiecti*. Ailleurs encore le mot est rapproché de *barathrum* et expliqué *qui bona sua... in barathrum mittunt*. Cf. encore le scol. d'Hor., Sat. 2, 3, 166 : *P. Seruilius Balatro... fuit... tantus deruator ut simili uulgo laborantes balatrones dicti sint*. — Attesté depuis Lucrèce; rare et populaire.

Semble correspondre à un verbe **balatrō*, -ās comme *uapulo*, -ōnis à *uapulare* (cf. *blaterō*), forme sans doute onomatopéique (cf. *bālō* et *lātrō*), rapprochée ensuite de *barathrum* par étymologie populaire. Si le mot appartient au théâtre, une origine étrusque n'est pas impossible; cf. *histrīō*. Cf. Schulze, *Lat. Eigenn.* 349.

balbus, -a, -um : bégue. Attesté depuis Lucilius. M. L. 898; B. W. sous *ebaubi*; irl. moderne *balb*. Fréquent comme cognomen, d'où *Balbius, Balbinus, Balbillus*, etc.

Dérivés : *balbō*, -ās (Gloss.), v. fr. *bauber*; *balbutiō, balbutiō*, -is (cf. pour la formation *caecutiō, frugutiō*, etc.), d'où v. h. a. *balbōn*.

Terme expressif, dont d'autres langues indo-européennes ont des parallèles : skr. *barbarah* « bégue » et *balbalākaroṭi* « il bégue »; serbe *blebetati* et r. *bo obdiłi* « bavarder »; lit. *blebėnūti* « bavarder ». En grec, « je bégue » se dit βαρβαίνω; le mot βάρβαρος est du même groupe, varié pour la forme comme pour le sens. Vocalisme a de type « populaire », cf. *caluus*, etc. Forme à redoublement brisé.

balēaricum (triticum) n. : sorte de froment, originaire des îles Baléares (Plin. 18, 67). M. L. 902.

balineum, balneum, -I n. : pl. *bal(i)nea* et *balinea* f. (fait sur le type *epulum, epulae*), les deux mots sont souvent joints, e. g. Tac., A. 15, 52, *balneas et epulas inibat*, d'où un singulier *balnea* déjà dans Varr., L. L. 9, 68 : bain, baignis. Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain, sous la forme **baneum*, M. L. 916; B. W. s. u. Emprunt ancien au gr. τὸ βαλανεῖον, τὰ βαλάνεα, le terme latin était *lauatrīna*, cf. Varr., L. L. 9, 68. La tradition se partage entre *balineum (-neae)* (qui avait l'inconvénient d'offrir une succession de trois brèves) et *balneum*. Plt. et Térence emploient *balineae*; les dactyliques, *balneum*. Même hésitation dans les inscriptions. Le pluriel a désigné d'abord « les bains publics », et c'est la forme la plus anciennement employée; le singulier n'apparaît que sous l'Empire.

Dérivés : *balnearius* (ancien, classique) et *balneāris* (tardif); *balneātor* (déjà dans Plt.), sur lequel semble avoir été fait tardivement *balneō*, -ās, tous deux panromans, sauf roumain, M. L. 913-914; *balneolum*, M. L. 915; *balneātus*; *balneāticus* (tardifs); *balniō*, -ire et *banio?* (cf. Thes. s. u.); *balnitor* (Gloss.), formé comme *iānitor, oliōtor*, etc.

Le *-in-* de la forme courante *balneum* était rare en latin, d'où ce groupe avait été éliminé anciennement (v. *tollo*); la langue populaire a prononcé *baneum (-nium)*, sur quoi reposent les formes romanes, et l'emprunt slave (v. sl. *banja*, etc.).

ballaena, ballēna, -ae (et *ballō*, Gloss., d'après *leō, leaena?*) f. : baleine. Non pas emprunt au gr. φάλαινα, comme le dit Festus, cf. P. F. 28, 6, *ballaena nomen a Graeco descendit. Hanc illi φάλαιναν dicunt antiqua consuetudine quia πυρρὸν burrum, πύρρον buzum dicebant*; mais plutôt mot de même origine (illyrienne?); cf. Bruch, Glotta 10, 198, et Kretschmer, *ibid.* 12, 280. Déjà dans Plaute. Panroman, sauf roumain. M. L. 910; irl. *balain*.

L'élém. du latin correspond au λ grec; cf. *corcodillus*. Pour le *b*, cf. *Brugēs* (Enn.) = Φρυγες.

Dérivé : *ballaenāceus*.

ballāria : v. *bellāria*.

ballista, -ae f. Emprunt technique à un gr. *βαλλιστῆς issu de βαλλίζω. Sur le changement de genre, cf. *catapulta, coelea*, etc. Le mot désigne dans Plaute le projectile plutôt que la machine elle-même, qui se dit

ballistarium, cf. Poe. 201-202, de même que *catapulta* désigne un trait de catapulte, Cu. 689-690. — Forme tardive *ballistra* (cf. ital. *balestra*) et *ballistrārius* (cf. *genesta* et *genestra*; v. *aplustra*). M. L. 911 et v. h. a. *balstar*.

Dérivés et composés : *ballistārius*; *arcu-ballista*, M. L. 618 a, B. W. *arbalēte, carroballista, manuballista*; *exballistō*, -ās (création plautinienne, Ps. 585).

ballō, -ās, -āre : danser, baller. Premier exemple dans St Augustin. — Panroman, sauf roumain. M. L. 909; B. W. sous *bal*.

Dérivés : *ballātor, ballātio, ballēmatia, ballistia*, tous de basse époque. — *Ballō* semble être un emprunt au gr. βάλλω (doublet de βάλλω) dans le sens de « danser », cf. βαλλίζω (usité en Sicile et en Grande-Grèce) qu'on retrouve dans *ballistia*; *ballēmatia* suppose *βαλλημάτιον, diminutif de βάλλημα.

balneum : v. *balineum*.

bālō, -ās, -āre (il y a un doublet *bēlō* attesté dans les gloses, cf. Thes. II 1709, 1, auquel remontent les formes romanes, M. L. 1021; B. W. *bēler*) : béler. Usité de tout temps. Le pluriel *bālantes*, qui est un substitut poétique de *ouēs* (Enn., Lucr., Vg.), est peut-être calqué sur gr. μῆκαδες (Théocr. 1, 87 et 5, 100).

Dérivés : *bālātus*, -ūs m.; *bālābundus* (tardif).

Un *b* et un *l* se retrouvent, autrement disposés, dans gr. βληχόμεαι (avec η, aussi dorien), v. sl. *blējati*, etc., et dans v. h. a. *blāzan*, m. h. a. *bleken* (aussi avec *b* sans mutation), lat. *blatiō, blaterō*; *l* est fréquent dans les verbes qui indiquent des bruits : cf. *cuclulāre, ēiulāre, gracillāre, flēre*, etc. Cf. aussi Étym. Magn. βῆ τὸ μυητόκον τῆς τῶν προβάτων φωνῆς; Varr., R. 2, 1, 7 : *oues* a sua uoce Graeci appellarunt melā. *Nec multo secus nostri ab eadem uoce, sed ab alia littera (uox earum non « me » sed « be » sonare uidetur) oues « ba(e)lare » uocem efferentes dicunt, a quo post « balare » extrita littera ut in multis*.

balsamum, -I n. : baume et « baumier ». Emprunt attesté depuis Virg. au gr. βάλσαμον, lui-même d'origine sémitique, dont ont été formés *balsamārius, balsameus*. Passé dans les langues romanes, sans doute par la langue de l'Église, M. L. 918. B. W. s. u., et en got. *balsan*.

Composés : *corpo-, o-po-, xylō-balsamum*, cf. Niedermann, Mus. Helv. 1, 231 sqq.

balteus, -I m. et **balteum**. n. (les dactyliques usent des deux formes suivant les nécessités du vers) : baudrier. Mot étrusque d'après Varr. cité par Charis., GLK I 77, 5, *balteus masculino genere semper dicitur ut clipeus... Sed Varro in Scawro baltea dixit et Tuscum uocabulum esse*. Cf. *calceus, pluteus, puteus, clipeus, cuneus*. — Ancien. Panroman. M. L. 919; et germ., attesté par finn. *peltari* « bourrelier », v. h. a. *balz*, etc.

Dérivés : *balteolus* et b. lat. *balteō*, -ās.

ballix, -ūcis (*ball(i)ūca, -ae*) f. : sable d'or. Depuis Pline. Cf. Hesychie βαλλεακ = ψήρον. Esp. *baluz*; cf. M. L. 920. Mot ibérique, comme un certain nombre de termes relatifs à l'industrie des mines? Cf. Plin. 33, 77, *palagas, alii palacurnas, idem quod minutum est balucem uocant*!

bambalium (*bambi-*, *bambōrium*), -I n. : instrument de musique, sans doute tambour? Cf. *bombus*, emprunt au gr. βόμβος et ses dérivés. Mot tardif (Anthol., Explan. in Don.). M. L. 922.

bambalō, -ōnis m. : bégue. Bas latin. Emprunt au grec; cf. βαμβάλος, βαμβάλευν. Le surnom *Bambaliō*, -ōnis est déjà dans Cic., Phil. 2, 90. Cf. *balbus* et *babū*.

***bambax**? : uniquement sous la forme *bambacis*, glossé *lanae similis flōs arboris*, cf. Thes. s. u.; v. *bombyx*.

bancālis : *stratoria sunt bancales*, CGL V 624, 14. Germanique. M. L. 925, *bancale*; B. W. *banca*.

baneus, -I m. : poisson de mer inconnu (Cael. Aur.). Conservé en vieux sicilien, cf. M. L. 926. Peut-être déformation du gr. βάχος, autre nom du poisson *ὄλιχος* « merluche ».

***bandus**, -I m. (*bandum* n.) : mot de glossaire, germanique; cf. got. *bandwa* « signum ». M. L. 929; B. W. *bande*, II.

***bannita** (Gloss.) : *syllaba i. conglutinatio litterarum uel temporum*, CGL V 562, 23; cf. Carm. de Alphab. 11, *littera D omnipotentis habens nomen <cum> 'us' bannita iuncta*.

***bannus**, -I (Greg. Tur.) : le Thes. renvoie à Du Cange, s. u. *bannum*. Sans doute celtique. V. B. W. *ban*.

baptizō, -ās (*baptidiō*, *bat(t)izō*) : emprunt fait par la langue de l'Église au gr. βαπτίζω et passé dans les langues romanes, comme les dérivés *baptismus* (-*mum*), *baptista*, *baptistērium* (en partie sous des formes savantes), M. L. 937 a, 939. Celt. : irl. *baithis*, *baupiaist*; britt. *bedyddjo*.

Dérivés latins : *baptizatiō*, -*tor*.

barba, -ae f. : barbe. D'après les grammairiens, e. g. Capcr, GLK VII 99, 24, *barbam hominum, barbas pecudum dicimus*; distinction qui est loin d'être observée. Cf., toutefois, Colum. 8, 2, 9, *paleae gallinaceorum ex ruilio albicantes quae uelut incanae barbae dependent*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 944; B. W. s. u.; celt. : britt. *barf*.

Dérivés et composés : *barbus* m. (*barba*), *barbulus*, -*bellus* : barbeau, M. L. 950-951; *barbula* : b. *hirci* = *tragopogōn*; *barbiō*, -*is* (rare et tardif, deux exemples); *barbiō* m. : sorte d'oiseau?; *barba Iouis* : joubarbe, M. L. 4593; *barbātus* : barbu, d'où à basse époque « homme » et « mari », cf. *barbati*, *legitimi*, CGL V 492, 36; panroman, M. L. 946f; *barbātulus*; *barbō*, -*ās* n'existe que dans le vers dépourvu de sens *barbara barbaribus barbabant barbara barbīs*, C. E. 951 (Pompéi); *barbitium* (Ap.); cf. *capillitium*) : barbiche, M. L. 948; *barbula* : M. L. 949; *barbātria* : coupe de la première barbe (Pétr.; cf. *capillāturiae*); *barbigēr*; *barbitōndium* (seulement dans les scolastes de Perse et Juvénal; et *barbi-ōnsor*, -*tōn(s)trix*, Gloss. du moyen âge); *barbēsco*, -*is*; *imbarbēsco*, *imberbis* : imberbe.

Composés littéraires : *ahēnobarbus*; *inlūtibarbus*; *pezibarbus*. Cf. aussi *barbustinus*? *homo qui fert barbam plenam prorisinis* (= *pruriginis*), CGL V 592, 29. V. Löw, *Prodr.*, p. 62.

Mot propre à une partie seulement de l'indo-européen; v. sl. *brada* (r. *borōdā*), lit. *barzdā*, v. h. a. *bart*. Le parallélisme de *barbātus* avec v. sl. *bradatū* et lit. *barzdōtas* « barbu » est à noter. Le germanique enseigne que le primitif était **bhardhā*; de là devait sortir ital. **farfā*, qui n'est pas attesté dans ce qui reste de l'oscomorien, mais subsiste peut-être dans it. *farfecchie* « moustache ». En latin, *-*rf-* a passé phonétiquement à -*rb-* et *f-* initial a passé à *b* par assimilation (pas d'assimilation dans *fiber*, où le *b* n'est pas appuyé).

barbarus, -a, -um : emprunt au gr. βάρβαρος. -i *dicebantur antiquitus omnes gentes exceptis Graecis*. Vnde *Plautus* (Mi. 211) *Naeuium poetam Latinum barbarum dicit. Fortasse et ob hoc noster apostolus* (Paul., ad Rom. 1, 14) *Graecis ac barbaris se debiorem esse fatetur*, P. F. 32, 14. S'est d'abord dit des peuples autres que les Grecs, puis des peuples autres que les Romains. Chez les chrétiens équivalait à *gentilis*, *pāgānus* : cf. Lact., mort. pers. 5, 6, *in templo barbarorum deorum*. — Ancien, usuel. M. L. 945; B. W. sous *brave*; *barbe* II. Celt. : irl. *barbdr*. *Barbarus* étant souvent substantif, la langue a créé un adjectif dérivé *barbaricus*, substantivé tardivement dans les acceptions de *barbaricum* : 1° cri de guerre, 2° terre barbare, 3° au pluriel *barbarica* : broderies d'or, d'où *barbaricarius* : brodeur d'or. Autres dérivés : *barbaria* (-*riēs*) : barbarie; *barbarismus* : barbarisme. V. *balbus*.

barbus, **barbulus** : v. *barba*.

barca, -ae f. : barque. Bas latin, dérivé sans doute de *bāris*, emprunt au gr. βάρης, lui-même emprunté, v. Sofer, p. 111, n. 3, et 175, et Bücheler, *Kl. Schr.*, 3° vol. p. 135.

Dérivés : *barcula*, *barcella* (N. Tiron. 110, 14 et 17); *barcārius* (époque impériale). M. L. 952, 953; B. W. s. u.; irl. *barc*; germ. *barke*.

***barcala**, -ae f. : terme d'injure ou de mépris employé par Trimalcion, Pétr. 67. Apparenté à *barqus*? Cf. *barginna*, *bargenus*. Mot de type vulgaire (étrusque?) en -a.

***bardalla** (*bardala*, *bardaia*, *bardea*) : κορυδαλλός ὄρνις, alouette. huppée. Mot gaulois; cf. *barbus* « chanteur »? Gloss.

***bardana**, -ae f. : grande bardane (Ps. Ap. 36, l. 23); autre nom de l'*herba persōnācia*. Lire *dardana*?

***bardia** : dans CGL III 432, 9, *ἰππᾶς φορέας, equa bardia*. Cf. *fordus*, sous *ferō*?

bardocucullus, -I m. : manteau gaulois (Martial); cf. sans doute *bardaicus*... *calceus a gente Bardorum*, schol. Iuven. 16, 13.

hardus, -a, -um : lent d'esprit, sot; — *stultus a tarditate ingenii appellatur... trahitur autem a Graeco, quod illi βαρδός dicunt*, P. F. 31, 10. Rare; mot populaire, sans doute emprunté, comme l'indique Festus : « Les mots de ce sens sont souvent des emprunts; cf. all. *stupid*, *idiot*, *krein* » (Niedermann).

***hardus**, -I m. : mot gaulois, cf. P. F. 31, 13, — *gallice appellatur qui uirorum fortium laudes canit*, auquel s'apparente *bardiūs* de Tac., Germ. 3.

***hargus**, -a, -um (Gloss.) : ἀφύτης, *ingenio carens*. II

faut y joindre sans doute *barginna* (*barginus*, *bargena*, *bargina*) souvent glossé *barbarus*, et les noms propres *Bargius*, *Barginna*, étrusques?

***barqus**, -I m. : échafaud. Seulement dans la loi Salique, cf. Thes. s. u. Sans doute mot germanique.

***baria** (*barria*, *braria*) : *regula, norma, rubrica*, CGL V 592, 43; IV 602, 10. Sans doute gr. βαρεῖα.

***barinula**? : Serv., G. 1, 109, *nam et scrutatores uel receptores aquarum aquilices dicuntur, barinulas dicebantur*. Cf. Thes. s. u.

baripe : nom d'une pierre précieuse, dans Plinē 37, 150, *nigra sanguineis et albis nodis*. Dite aussi *droptenus* (Plin., *ibid.*), et *baroptis* (*bariptos* var.), Isid., Or. 16, 1, 5.

***Barnus** : divinité des portes, citée par Tertullien, Scorp. 10, à côté de *Forculus* et *Limentinus*. Étrusque?

bārō : v. le suivant.

bārō, -ōnis m. : sot, imbécile. Attesté depuis Lucilius (*uārō*, 1121) et Cicéron; rare. L'*ā* est attesté dans Perse 5, 138, où le scoliaste note *barones dicuntur serui militum qui utique stultissimi sunt, serui scilicet stultorum*. Mais il est probable que le scoliaste confond avec le *bārō* classique, qui n'a d'autre sens que celui qui est indiqué plus haut et qui rappelle *barbus*, etc., un *barō* d'origine germanique, auquel se réfèrent et la glose d'Isidore, Or. 9, 4, 31, *idem (mercennarii) et barones graeco nomine, quod sint fortes in laboribus*; *βαρός enim dicitur grauis, quod sit fortis*, et celle de CGL V 592, 13, *barones (barignes codd.) fortes in bello*. Cf. M. L. 961 et 962; B. W. sous *baron*; irl. *barān*. Au premier se rattachent *bārōsus* : *σοβαρός βαρκόλης*, et *barunculus* (Gloss.); et *Bar(r)ōnius* : étr. *parc*-?

barrus, -I m.] : éléphant; cf. Isid., Or. 12, 2, 14, *elephas apud Indos... a uoce barrus uocatur*. De là : *barriō*, -*is*; *barritus*, -*ūs* m.; *barrinus*; et CGL V 270 *barrans* : *elefans*. Le mot est attesté à partir d'Horace et a dû pénétrer avec les éléphants indiens amenés pour les jeux. *Elephas* est un mot africain.

basaltēs] : autre forme de *basaniūs* m., transcription du gr. βασάντης, sans doute d'origine africaine (Plin., Isid.).

bascauda, -ae f. : cuvette. Mot étranger, brittonique d'après Martial 14, 99, *barbara de pictis ueni bascauda Britannis*, | *sed me iam mauolt dicere Roma suam*; pluriel gaulois. Non attesté en dehors de Mart., Juv. et des gloses. Cf. M. L. 969; B. W. *bâche*.

basēlus, -I m. : autre forme de *phasēlus*, dans Isid., Or. 19, 1, 17.

basilicus, -a, -um : emprunt au gr. βασιλικός « de roi », spécialisé dans divers sens techniques : *basilicum* « le coup du roi » (au jeu de dés); *basilica*, terme d'architecture désignant un édifice public (βασιλική σπύα, *basilica Porcia*, *Iulia*, etc.), et spécialement à partir du iv^e siècle après J.-C., un édifice destiné au culte chrétien. C'est avec ce sens que le mot est passé dans les langues romanes, cf. M. L. 972; B. W. s. u., et en irl. *baslec*; tandis que *basilicum* (attesté aussi sous les

formes *basilica*, *basiliscus*) a servi à désigner la plante dite *basilic* « regia herbarum », M. L. 973, 973 a; irl. *basilic*. Cf. aussi *basiliscus* = gr. βασιλισκός : le serpent basilic (Plin. 8, 78).

Dérivés latinisés : *basilicō* (Plt.); *basilicula* (Paul. Nol.), *basilicārius* (Isid.), *subbasilicānus* (comme *subrostrānus*), formation plaisante de Plaute.

basīs, -is f. : base (de statue, de colonne, etc.). Emprunt technique au gr. βάσις, le mot latin étant *fundamentum*; demeuré dans quelques dialectes italiens, M. L. 975. Peut-être faut-il y rattacher la glose *bas(s)iat, sustinet*, CGL V 492, 40; cf. Thes. s. u.

bāsium, -I n. (usité surtout au pluriel) : baiser. Employé d'abord comme *sāuium*, avec un sens érotique qui n'est pas dans *ōsculum*, cf. Serv., Ae. 1, 256, *sciendum osculum religionis esse, sāuium uoluptatis, quamuis quidam osculum filiis dari, uozori basium, scorto sāuium dicant*. Toutefois, la distinction a tendu à s'effacer, et à basse époque *bāsium* et son dérivé *bāsiare* s'emploient pour *ōsculum*, *ōsculāri*, cf. Fronton, p. 26, 13, *basia patrem tuum, amplettere*; cf. Haupt, *Opuscula* II 106. Attesté depuis Catulle; rare (Plt. ne connaît que *ōsculāri* et *sāuium*). Semble évité par la langue classique, qui devait trouver le mot inconvénant. *Bāsium*, *bāsiare* ont seuls survécu dans les langues romanes, M. L. 976 et 971; B. W. s. u. Dim. *bāsioletum* (Pétr., Apul.).

L'apparition tardive du mot laisse supposer un emprunt, celtique? Catulle, qui semble l'avoir introduit dans la langue écrite, était originaire de Vérone.

basusus, -a, -um (Gloss.) : *crassus, non altus*. M. L. 978; britt. *bas*. Adjectif bas latin, peut-être d'origine osque, comme les cognomina *Basusus*, *Bassa*, *Bassius*, *Bassia*, dont les premiers porteurs sont campaniens, cf. *Herennius Bassus Nolanus*, ap. T.-L. 23, 43, 9, et Thes. II 1781, 31 sqq. Les gloses donnent encore *basulus*, CGL II 400, 12; *basulūs*, *ibid.* 14; et les langues romanes attestent un verbe **bassiare*, M. L. 977 (en face de **altiare*); cf. aussi *bassare* dans le latin médiéval; v. B. W. *bas*, *baisser*.

***basusus**, -ūs m. : substantif peut-être imaginé par Probus, Inst. Gramm. IV 115, 31; 193, 15; 203, 8, pour établir une différence entre le nom propre *Bassus*, -i et le « nomen appellatiuum ».

basstaga, -ae f. : bagage. Emprunt tardif au gr. βαστάγη, M. L. 980.

basterna, -ae f. : litière, palanquin traîné par deux mulets ou par des porteurs; cf. Isid., Or. 20, 12, 5, et Rich. s. u. — De là *basternārius* (Symm.) : porteur. Mot de basse époque, peut-être dérivé de *bastum*, comme *fusterna* de *fustus*, etc.? Le grec a βαστάζω « porter », qui est, du reste, sans explication.

bastum, -I n. : bâton (un exemple dans Lampride). Les formes romanes remontent à **bastō*, -ōnis : it. *bastone*, fr. *bâton*, prov. cat. *est. baston*, port. *bastão*; *bastum* est peut-être à l'origine de fr. *bât*, ital. *basto*, prov. *basta*. Cf. M. L. 982, 983; B. W. s. u.

***basus** : *rufus, niger*, CGL V 170, 28. Prononciation dialectale ou tardive de *badius*? M. L., Thes. s. u., en dérive l'esp. *bazo*, mais ne le mentionne pas dans le

REW³. Faut-il y joindre *basus* : φαλλός (Martyr., GLK VII 167, 9)?

bat : onomatopée, imitant le bruit du bâillement, cf. Charis., GLK I 239, 21, *bat* : *sonus ex ore cornicinis lituum eximentis, ut Caesellius Vindex libro B litterae scribit*.

De *bat* est dérivé un dénominatif **batō*, -ās « bâiller », qui figure dans les gloses sous la forme *badāre*, CGL V 601, 8, ou *battāre* avec geminée expressive (*battat* : *ginath*, CGL V 347, 50), et auquel remontent les formes romanes du type fr. « bécr », etc. M. L. 988. Sans rapport avec l'adjectif v. irl. *bāih* « idiot », qu'a rapproché Thurneysen.

De **batō* a dû exister un nom dérivé **batāc(u)lum* « bâillement », dont a été formé un second dénominatif *batāc(u)lāre*, conservé aussi par les gloses et qui a fourni les verbes du type *bâiller*, M. L. 986; B. W. s. u. De *batāclāre* dérive *batāclātō*, Gloss. Salom. *Batāre*, *batāculāre*, formations expressives, ont éliminé *ōctiāre*, qui est très peu représenté, et sous des formes altérées, dans les langues romanes.

batia, -ae f. : nom de poisson dans Plin. (une raie?), dérivé dans doute de *batis*, -is, emprunt au gr. βατίς.

batillum : v. *uatillum*. Mais les formes romanes remontent à *batillum*, **batile*, M. L. 992, peut-être **batulus* 997.

batioca, -ae f. : coupe à vin. Emprunt à une forme dialectale (Tarente, Héraclée) correspondant à ion.-att. βατιώκη. Un exemple de Pit. et un d'Arn. On trouve aussi *batiola*, de même sens (Pit., Colax, frg. 1). †

batuō, -is, -ere (*batū* attesté à partir de Fronton) : battre; quelquefois avec le sens de *utuō*, Cic., Fam. 9, 22, 4. Mot rare dans les textes, mais déjà dans Plaute, populaire, technique. Panroman; gall. *bathu* « battre monnaie ». B. W. *battre*.

batuālia (*batū-*) adj. n. pl. (cf. Charis., GLK I 33, 25 : *neutra semper pluralia...* *batuālia*) devenu féminin; *batuāior*. Cf. aussi **batuāculum*, M. L. 994-996; *abbatere*, Lex Salica 41 add. 1; M. L. 11; B. W. sous *abattere*; *dēbattuere* (sensu obsceno, Pétr.), *conbattuere*, M. L. 2073. Irl. *bellim* « battālia »?

†Rappelle des mots celtiques de sens et de forme différentes. Pas d'origine connue; comme dans *fui(t)uō*, la consonne geminée est expressive.

†***batulus**, -a, -um : Gloss. et gramm., cf. Martyr., GLK VII 167, 10, *quae nusquam nisi in diuersis cottidianis glossematibus reperiri...* *batulus* μογιδάλος. Emprunt au gr. βάλτος, βάλταλος.

***batulus**, -I : nom de mesure, emprunté à l'hébreu.

baubor, -āris (et *baubō*, -ās), -āri : aboycr. En dehors de Lucrèce 5, 1071, ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs. Le terme usuel est *latrō*, -āre. M. L. 1000 a et 1001, **baubulāre*.

Onomatopée; cf. lit. *baūbūti* « mugir », *baūbis* « le dieu qui mugit », gr. βαύζω, etc.

baucālis -is, f. : = gr. βαυκαλός ἦ. Emprunt tardif. Cf. M. L. 1002.

baudōsus : v. *babū*.

bauxa, -ae (*bauxa*, *baxa*) f. : *baxias calciamenta feminarum, ut Varro, dicit, Dub. nom., GLK V 572, 21*. Déjà dans Plt., Men. 391. Cf. sans doute πδέξ ὑπόδημα εὐπόδητρον, Hés. De là *baxiārius*, CIL VI 9604. Même *b* que dans *Burthus*, *buxus*, etc. †

beber : cf. *fiber*, M. L. 1012.

***bebō**, -ās † : Suet. fr. p. 249, 3, *haedorum bebare*. Texte très incertain.

beccus, -I m. : bec. Mot gaulois, attesté depuis Suét., Vit. 18, *cui Tolosae nato cognomen in pueritia Becco fuerat : id ualet gallinaei rostrum*. De là le cognomen *Beccō*. Répandu dans les langues romanes, où il a tendu à remplacer *rōstrum*, qui est moins représenté; cf. M. L. 1013.

belinuntia (*bele-*), -ae f. : *apollināris herba*; jusquiame. Mot gaulois d'après Dioscoride IV 68 RV, et Ps. Apul. 4, 26, sans doute dérivé du nom de dieu *Bele-nos*, déformé par étym. popul. en *bellinuncius*. V. Sofer, p. 146, et André, *Lez*.

***bellāria**, -ae (*bal-*) f. : *lychnis* ou coquelourde (Diosc.). De *bellus*?

belliō, -ōnis m. : on y voit généralement le souci (fleur), Plin. 21, 49, mais sa description ne concorde pas avec l'aspect du souci sauvage; **bellis**, -idis f. : marguerite (Plin.). Dérivés de *bellus*? Cf. κελύωντρον, Arist.

bellua (*bēlua*), -ae f. (les manuscrits se partagent entre les deux formes; à basse époque, les graphies *beloa*, *belba* attestent une prononciation dissyllabique, cf. it. *beloa*, v. port. *belfa*, M. L. 1026) : bête, animal (par opposition à l'homme). Souvent (mais non nécessairement) met en relief la grandeur et la férocité ou l'initelligence; de là le sens de « bête, imbécile » (cf. *bēstia*) en parlant de l'homme. Les adjectifs dérivés sont rares et tardifs : *bēluinus*, *bēluilis*, *bēluātus*, *bēluōsus* (Hor., C. 4, 14, 47, adaptation du gr. μωχότης, Hom.). L'adjectif *bēluus* glossé θηριώδης doit être refait tardivement sur *bēlua*, comme *bēstius* sur *bēstia*. On a aussi *bēlūtus* : *bēstiae similis*, P. F. 31, 16. Toutes ces formes semblent supposer un thème en -u-, dont elles seraient des dérivés. — Ancien, usuel, d'emploi plus « noble » que *bēstia*. Conservé en roum., ital., v. port.

L'l' géméné de *bellua* caractérise un mot expressif. Le rapprochement, plausible, avec *bēstia* n'explique rien.

bellum, -I n. (forme ancienne *duellum* dissyllabique, trissyllabique dans Ennius, A. 559, encore bien attestée dans les inscriptions, chez les poètes et les glossateurs, et dans la locution allitérant *domi duellique*; maintenue sans variante dans le dérivé *perduellis*, cf. Thes. II 1822, 36 sqq.; cf. aussi *duelliō*, *Duellōna*, etc. De là l'étymologie populaire de P. F. 58, 20, *duellum bellum, uidelicet quod duabus partibus de uictoria contententibus dimicatur. Inde et perduellio, qui pertinaciter retinet bellum et l'emploi de duellum au sens de « combat de deux, duel », v. Thes. s. u.) : guerre (terme plus général et plus compréhensif que *proclium*, *pugna*; toutefois, les poètes l'emploient aussi dans ce sens restreint). Souvent au pluriel, la guerre étant quelque chose de complexe et de varié. Ancien, usuel; mais n'est pas demeuré dans les langues romanes, qui l'ont remplacé par un re-*

présentant d'un mot germanique; cf. M. L. 9554; B. W. *guerre*.

Dérivés : *bellō*, -ās (et *bellor*, Vg., Sil.), ancien, classique, usuel, qui a de nombreux dérivés : *bellātor*, etc.; **bellātrium*, M. L. 1023 a, et composés, *dēbellō*, *rebēllō*, *bellātor*, d'où irl. *reabalach*; *bellicus* (cf. *hōsticus*, *ciuicus*), *belliōsus*; *Bellōna*, ancien *Duellōna*, SC 140. (cf. *Annōna*, *Pōmōna*); *bellōnāria* (Ps. Ap. 75, 17) = *strychnon*.

Premier terme de composé dans les types littéraires, imités des composés grecs en πολεμο- : *belliēpus*; *belliger*; *belligerō*, -ās, *belligerātor* (archaïque et postclassique); *bellipotēns*. Second terme dans :

imbellis : impropre à la guerre; *per-duellis* : ennemi (sans doute « qui per duellum agit »), terme ancien, cf. Varr., L. L. 7, 49, *apud Ennium* (V³ Sc. 336) « *quin inde inuitis sumpserit perduellibus* ». *Perduelles dicuntur hostes; ut perfecti, sic perduellum, <a per> et duellum : id postea bellum; ab eadem causa facta Duell[ij]ona Bellona. — Perduellis a bē est remplacé par hostis dans la langue classique et par inimicus; mais le dérivé perduellis s'est maintenu dans la langue du droit public pour désigner un « acte d'hostilité envers l'État », une « haute trahison », cf. Dig. 48, 4, 11; *rebellis* (postverbal de *rebēllō*, comme *transformis* de *transformō*). Origine inconnue.*

bellus, **bellulus** : v. *bonus*.

†***belsa** : *uilla* (Virg., Gramm.). Mot gaulois? V. Thes. s. u.

bēlua : v. *bellua*.

bene, **benignus** : v. *bonus*.

***benna**, -ae f. (Gloss.) : chariot gaulois à quatre roues. — M. L. 1035, 1037, **benniō*; germ. : v. ang. *bin* « crèche ». Composé : *combennō* : compagnon de voiture (cf. **campāniō*). Mot celtique; gall. *benn*. V. B. W. *banne*, *benne*.

bebō, -ās, -āni, -ātum, -āre : combler [les vœux de]; d'où « rendre heureux; gratifier, enrichir », *b. alqm alqā rē*. Le verbe semble appartenir à la langue familière (archaïque et postclassique, cf. Thes. s. u.). La forme la plus fréquente est *bēatus*, que la langue a traité comme un adjectif, isolé du verbe, et pourvu d'un comparatif et d'un superlatif fréquemment employés, cf. Thes. II 1909, 12 sqq. Le sens premier de *bēatus* semble avoir été « comblé de biens, ayant tout ce qu'il lui faut, n'ayant rien à désirer »; e. g. Plt., Tru. 808, *puer quidem beatus*(s); *matres duas habet et auias duas*; Tér., Ph. 170, *beatus ni unum hoc desit*; de là « riche » (se dit des hommes et des choses, cf. Thes. II 1917 31 sqq.) et, au sens moral, « heureux, bienheureux ». Pris surtout en cette dernière acception dans la langue de l'Église, où *bēatus* a servi à traduire μακάριος comme *bēatūtūdō*, μακαρισμός, Irl. *biai*.

De *bēatus* adj. dérivent *bēatitās* et *bēatūtūdō* (ce dernier plus fréquent chez les auteurs chrétiens), qui semblent tous deux être des créations de Cicéron, N. D. 1, 95. La langue de l'Église emploie encore *bēatificus*, *bēatificō* = μακαρίζω et ses dérivés; et Ven. Fort. a *bēabilis*.

Sans étymologie claire; v. *bonus*.

berbactum : v. *ueruactum*.

***berber** : mot du *Carmen Aruāle*, CIL I² 2, de sens incertain. Forme à redoublement, comme *Marmar*.

berbex : v. *ueruex*.

berula, -ae (*berla*, Gloss.) f. : cardamine; berle (Gloss., Marcell.). Sans doute mot gaulois; gall. *berve*. IM. L. 1054. Cf. Cl. Brunel, *La berle dans les noms de lieu français*, Bibl. Éc. ch. CVII (1947-1948), 2^e livr.

beryllus, **bērullus**, -I m. : béryl. Emprunt au gr. βήρυλλος. On trouve aussi dans les gloses les formes *berulus*, *berolus*, *berillus*, *berillum*, et les poètes le scandent avec *ē*. A passé dans les langues romanes, et c'est de là que provient, indirectement, le fr. *briller*. M. L. 1055; B. W. sous *bessicles*.

bēs, **bessis** m. : cf. *ās*. Désigne les 8/12 (ou 2/3) d'un objet, par exemple cette fraction de l'as ou de la livre. Monnaie de compte, et non pièce ayant cours. De là, *bēs(s)ālis* : *laterculi bēsāles*, Vitr. 5,10, 2, d'où gr. βήσαλον « brique ».

Les formes des noms des multiples de l'as ne s'expliquent pas bien dans le détail; v. *ās*.

bēstia, -ae (forme vulgaire *bestia*? douteux, cf. Thes. II 1935, 32 sqq.) f. : bête. Terme ancien, usuel; synonyme populaire de *bēll(u)ua*; cf. Cic., Off. 2, 14. Sert de cognomen (non *bēlua*). — Se dit de toute espèce d'animal, sauvage ou domestique, tout au moins dans la langue familière, quoique les grammairiens et les juristes réservent plutôt le terme aux animaux féroces terrestres; cf. Ulp., Dig. 3, 1, 1, 6, *bestias... accipere debemus ex feritate magis quam ex animalis genere*. Mais on lit dans Caton, cité par P. F. 507, 9, *ueterinam bestiam iumentum Cato appellauit a uelendo*; dans Pétr. 56, *mutae bestiae laboriosissimae boues et oues*; Cic., N. D. 2, 99, *quam uaria genera bestiarum uel cicurum uel ferarum*. Cf., toutefois, *ad bestias* « aux bêtes féroces » et *bēstiarium* « bestiaire ». Souvent terme d'injure comme de nos jours en italien; cf. Plt., Ba. 55, *mala tu es bestia* (mais, au rebours de *bēlua*, le sens de « bête, imbécile » ne semble pas attesté); de là, *bēstialis* dans la langue de l'Église et bas latin *bēstius*. Usité de tout temps. M. L. 1061-1063; B. W. s. u. Les emprunts celtiques indiquent *ē* : v. irl. *piast*, *béist*, britt. *bwyst*; de même bas all. *bēst*; et la transcription grecque βηστίας; fr. *biche*.

Dérivés : *bēstiola* (*bēstula*, *bistula*, Ven. Fort.); *bēsticula* (Gloss.); *bēstiosus* (É. λ. tardif), cf. *bēluōsus*; *bēstialis*, -līter.

V. aussi *bēll(u)ua*. Pas d'étymologie claire.

bēta, -ae f. : bette, poirée. Ancien. — M. L. 1064, qui suppose un doublet **betta*; v. h. a. *bieza*; irl. *bia-tuis*, etc.

Dérivés : *bētāceus*; *bētāculus*?; *bētūzō*, -ās : Suet., Aug. 87, 2, *ponit assidue* (scil. *imperator Augustus*)... *betzare pro languere, quod uolgo lachanizare dicitur*. — Sur *orcibeta*, nom d'une plante (la mandragore?), dans Isid., Or. 17, 9, 84, v. Sofer, p. 6 (et André, *Lez*). Peut-être celtique : *herba britannica* (Ps. Ap.?). V. *blitum*.

***betilolien** : *herba personacia*. Mot celtique d'après Ps. Apul. 36, 24.

bētizō, -ās, -āre : v. *bēta*.

betulla, -ae f. (les langues romanes attestent *betulla*, **betulla*, **betullea*, **betulus*, **betulina* et aussi **betiuu*, -a, cf. M. L. 1067-1070 a ; B. W. s. u.) : bouleau. Le mot est gaulois, cf. gall. *bēd-wen* « bouleau », etc. ; l'aire de l'arbre (que l'indo-européen connaissait sous un autre nom : all. *Birke*, etc.) ne s'étend pas à l'Italie, cf. Plin. 16, 74, *betulla* : *Gallica haec arbor mirabili candore atque tenuitate*... Les noms propres *Betullus*, *Betulo*, *Bitulla* sont celtiques. On trouve aussi dans les gloses les formes *beta*, cf. CGL V 347, 15, *beta*, *berc* (= all. *Birke*) dicteur ; et *bitulus*, CGL V 402, 69, *bitulus*, *berc*. V. *bitūmen*.

bi- (de *dwi-*, cf. *bis*, *bīni*) : particule marquant la duplication, servant de premier terme à des composés comme *biduum*, *biennium*, *bigae*, *bilanz*, etc., cf. Serv., Ae. 2, 330 : *bipatentibus, quia geminae sunt portae. Et quidam « bipatentibus » praesumptum accipiunt, quia bi particula non praenonitur neque uerbis neque participiis ; nemo enim dicit bipateo et bipatens. Sed praenonitur appellatōnis, ut bipennis*. De ces composés, les uns sont anciens, ainsi *bimius* (gr. *δύομοσ*), *bipes* qu'on retrouve dans skr. *doiṣṣād-*, gr. *δίπους* (ombr. *du-pursus* « bipedibus » a une autre forme), les autres sont des copies de composés grecs en *di-* qu'on rencontre dans les langues savantes : rhétorique, poésie, etc., par exemple *bigener* = *διγενής*, *bimaris* = *διθάλασος* (Hor., Ov.), *bimātris* = *διμήτωρ* (Ov.). Quelques-uns même sont des hybrides, e. g. *biclinium*, *bigamus*, *bisōmus*. Quelques-uns de ces composés, appartenant à des langues techniques, ont passé dans les langues romanes : M. L. 1082, **bichordium* ; 1083, *bicongius* ; 1084, **bicornis*, -nia ; 1090, *biferus* ; 1092, *bifidus* ; 1093, *bifurcus* ; 1103, *bilancia* ; 1107, *bimus* ; 1109, **bimātri* ; 1114, 1115, **birotium*, *birotus* ; 1121, *bisaccium*, etc.

biceps : cf. *caput* ; *bigae*, -arum f. pl. : cf. *iugum* ; *bimius* : cf. *hiems*.

Cf. skr. *doi-*, lit. *doi-*, v. angl. *twi-*, gr. *di-*, et v. *bis* et *duo*. L'italique a une autre forme sans i de premier terme de composé, lat. *du-* (*du-plex*, etc.), ombr. *du-* (*dupursus*, etc.).

Dans le premier terme de composé **dwi-* et dans l'adverbe **dwis* (v. *bis*), l'indo-européen avait *w* consonne, en face du nom de nombre **duwō*(u), **duwo*.

bibō, -is, **bibi** (*bibitum*), **bibere** : boire. S'emploie absolument ou avec complément, cf. GLK Supp. 208, 36, *proprie sunt neutra quae per se plenum sensum habent ut uiuo, spiro, sedeo, bibo*. Au sens moral : boire les paroles de ; s'imprégner de. — Ancien, usuel ; panroman. M. L. 1074 ; B. W. s. u.

Bibitum, *bibitūrus* n'apparaissent guère avant le III^e siècle après J.-C. Dans la bonne langue, c'est *pōtum*, *pōtus*, *pōtūrus* qui sont employés ; mais *bibitum* et ses dérivés devaient être largement répandus dans la langue parlée, comme le montrent les représentants romans ; cf. M. L. 1075, *bibūta* ; 1076, *bibitū* ; 1077, *bibitor* ; 1078, **bibitōria* ; 1079, **bibitūra* ; 1080, **bibitūrus*.

Dérivés et composés : *bibō*, -ōnis m. : ivrogne (nom d'un ver) et *bibō*, cf. Isid., Or. 12, 8, 16, *bibiones sunt qui uiuo nascuntur, quos uolgo mustiones a musto appellat* ; et Sofer, p. 164 et 175 ; M. L. 1076 a ; *bibāz* et *bibāculus* adj. ; *bibōsus* (création de Labérius d'après

uīnōsus) ; *bibulus* ; *bibilis* (Cacl. Aurel.) = *πότιμος* ; *biber*, -ris m. : boisson. Nom postverbal de *biber*, infinitif syncopé de *bibō* (cf. gr. *πῖν*), fréquemment attesté dans la langue populaire, Titin., Com. 78 ; Caton, Orig. 121 ; Fann., Hist. 2, et condamné par Caper, GLK VII 108, 10 (cf. *agger*) ; d'où *biberārius*. Cf. Du Cange s. u. *biberis*. Cf. M. L. *, **abbiberāre* « abreuver », v. B. W. s. u. *Biberius* : formation plaisante pour *Tiberius* (Suét., Tib. 42) ; *Bibesia* f. : *Perediam* et *Bibesiam* Plautus (Cu. 444) *fixit sua consuetudine, cum intellegi uoluit cupiditatem edendi et bibendi*, F. 236, 24.

Composés plautiniens : *multibibibus*, *merobibus* (Cu. 77). Verbes à préfixes : *com-*, *z-*, *in-* (M. L. 4279, fr. *embu*), *per-bibō*.

Le *b* initial de *bibō* résulte d'une assimilation au *b* intérieur. La forme archaïque du présent de la racine i.-e. **pō-* « boire » (v. sous *pōtus*) n'est conservée qu'aux extrémités du domaine indo-européen, où subsistent des formes particulièrement anciennes : en sanskrit : *pībati* « il boit », et en celtique : v. irl. *ibid* « il boit », v. gall. *iben* « nous buvons » ; elle offrait un *p* initial ; l'arm. *em-pem* « je bois » paraît offrir le même *b* intérieur que skr. *pībati*, etc. Le grec a des présents secondaires divers suivant les dialectes : ion.-att. *πίνω*, éol. *πώνω*. Le présent à redoublement **pibe/o* a été fait pour marquer l'aspect « déterminé » qui est naturel pour la notion de « boire » ; avec *πίνω*, *πώνω*, le grec a marqué cette nuance autrement. — Le perfectum latin *bibi* est une création latine tirée de *bibō*. — Le falisque a *pipafo* et *pafō* « bibam », mais la forme en *-ā* est étrange.

biceps : v. *caput*.

***bicerrus** : — *διμαλλοι δίκερσοι*, CGL II 29, 41 ; et aussi *bicerra*, *uestis rufa*, IV 26, 8, u. *gufa* (*guffa*) *uel uillata* ; — *bigera*. Uniquement dans les gloses ; cf. Thes. s. u. Hispanique d'après Schuchardt, ZR. Ph. 40, 103.

bidēns : v. *dēns*.

biduum : v. *diēs*.

biennium : v. *annus*.

bifāriam : en deux parties, des deux côtés. Sur l'adverbe (attesté depuis Plaute, mais rare), on a reformé à basse époque *bifārius* (Tert.) et, sur cet adjectif le nouvel adverbe *bifāriē*. De même, *ambifāriam* (-rius) sont des formations récentes, ainsi que les multiplicatifs *tri-* (T.-L.), *quadri-* (Varron), *septem-* (Santra), *multi-* (Caton), *omni-* (Gell.). Cf. *-fārius*, et Ernout, *Élém. dial.* s. u. *bifāriam*.

***bifax** : *διχρωμος, διπρωσπος, διττός* (Gloss.). — Sans doute formé de *bi-* et de *fax* formé sur *faciēs*, d'après le rapport *-spez, speciēs*. Cf. le composé *atribuz*, sous *bucca*.

bifer : v. *ferō*.

bigae : v. *iungō*.

bignae : v. *genō*.

bilanz : v. *lanz*.

bilbiō, -is, -ire : — *factum est a similitudine sonitus qui fit in uase. Naenius* (Com. 124) : *bilbit amphora*, P. F. 31, 3. Cf. *bilbinus* : *εἶδος ἀγγείου*, CGL II 29, 57.

bilis, -is f. (abl. ancien *bili* ; pluriel rare et tardif) : bile ; d'où « amertume, colère » : *bilem exciāre, continere* ; *ātra bilis* = *μελαγχολία*. — Ancien, usuel, mais supplanté par *fel* dans les langues romanes ; cf. M. L. 1105 et 3234.

Dérivés : *bilitās* (Gloss.) ; *bilior*, -āris (Gloss.) ; *biliābundus* (Italia) ; *biliōsus* (Celse, médecins).

On ne signale un correspondant qu'en bretonique : v. corn. *bistel*, bret. *bestl*. — Pour le nom indo-européen, v. *fel*.

bimus : v. *hiems*.

bini : v. *bis*.

birrus, -i (*byrrus*) m. (et *birrum*, Gloss.) : capote à capuchon, en tissu raide et à poils longs, en usage dans toutes les classes sous les derniers empereurs. Sans doute mot d'emprunt ; cf. Hesych. *βέρρον βέρρον* *δασό*, *βέρρο* : *δασό* *Μακεδόνων* ; ou plutôt irl. *berr*, gall. *byrr* « court », qui irait mieux avec la définition de CGL V 410, 80, *byrrus cuculla breuis*, et l'épithète *gallicus* qu'emploie le Schol. de Juv. 8, 145 ; cf. Thurneysen, *Festschr.* Kuhn, 82. M. L. 1117 a. Sans rapport sans doute avec *birrus* « roux », doublet de *burris* attesté par les langues romanes ; cf. M. L. 1117. Le gr. *βέρρος* semble emprunté au latin.

bis (ancienne forme *duis* citée par Cic., Or. 153 ; cf. *duidēs*, *duicēnsus*, P. F. 58, 19 et 16 ; d'où *dūllanz*, Venant. Fort.) : deux fois. Ancien, usuel. M. L. 1119. Adverbe multiplicatif fréquent avec des noms de nombre cardinaux, ordinaux ou distributifs : *bis sex*, *bis sēni*, etc., d'où *bis sextus* (et *bisextus*) : dans le calendrier Julien, le jour intercalaire qui tous les quatre ans s'ajoute six jours avant les calendes de Mars ; cf. M. L. 1131, et *bisextiliis*, -e.

Dérivés : *bini*, -ae, -a (de **dwis-noi*). Distributif de *duo*, cf. Varr., L. L. 8, 55, *analogon si essent uocabula, a duobus duini, non bini, dicerentur, significans « deux par deux » et « chacun d'eux » ; « paire, couple »*. S'emploie aussi pour *duo*, sans valeur distributive, avec les noms sans singulier, *bina castra*, cf. Serv., Ae. 8, 168, *bina secundum Ciceronem non dicuntur nisi de his quae sunt numeri tantum pluralis*, et chez les poètes, e. g. Vg., Ae. 1, 313, *bina manu... crispans hastilia*, où Servius note *antiquus mos est... bina pro duobus poni*. M. L. 1111. — De *bini* dérivent : *biniārius* : double (b. lat.) d'où irl. *binair* ; *biniō* m. : face du dé à jouer où est le nombre de deux (cf. *ūniō*) ; pièce d'or valant le double de l'aureus ; **biniō*, -ās : travailler la terre pour la seconde fois, *biner*. M. L. 1108 (cf. *iterāre, tertiare*). — De *biniō* sont formés *com-biniō* « accoupler, unir, combiner » = *συνδοιζω*, *συνδοιζω* (époque impériale), M. L. 2074, d'où *combina* (v. Thes. s. u.), **excombiniāre*, M. L. 2980 ; **imbiniāre*, 4280.

Bis a servi également, à côté de *bi-*, de premier terme de composé dans des formations soit savantes et calquées sur le grec, soit populaires et dont les langues romanes ont gardé quelques-unes : *bisaccia* (Gl.) fr. *besace* ; **bisacūlus*, M. L. 1122. B. W. *besaigue* ; *bisocotum*, 1123 ; *bisūca*, 1127 ; *bisulcus*, 1128. Les langues romanes attestent un adjectif dérivé **bissus*, M. L. 1132 (d'où le fr. *besson*).

Cf. skr. *doiḥ* « deux fois », gr. *δίς*, v. isl. *twis-* et arm. *erkiēs* « deux fois » ; v. *duo* et *bi-*.

Lat. *bini* est une formation nouvelle, faite sur *bis*, de la même manière que *terni* sur *ter*. Cette formation remplace le type attesté par v. sl. *doiḥi* « bini » et par skr. *dwaydḥ* « double ». La forme à y intérieur géminé, gr. *δοιζω* « double », montre la tendance à rechercher pour cette notion un type expressif. — Got. *tweiḥnai*, dont le sens est proche de celui de *bini*, a le même suffixe.

***bison**, -ontis m. : bison. Mot germanique, non attesté avant Sén. et Plin.

bitūmen, -inis (i dans Cyp. Gall., Gen. 254, 394) n. : bitume. Ancien (Cat.). L'app. Probi, GLK IV 199, 17, condamne une forme *butumen* non autrement attestée ; les gloses ont des graphies *betumen* et *uitumen* ; cette dernière devait correspondre à une prononciation réelle ; car les grammairiens enseignent que le mot doit être écrit par un *b*. M. L. 1138 ; fr. *béton*, irl. *bitomain*.

Dérivés : *bitūmineus* ; *bitūminōsus* ; *bitūminō*, -ās ; *bitūminālis*.

Si l'on admet que le mot est emprunté à l'osco-ombrien, on pourrait peut-être rapprocher la consonne initiale de skr. *ḥṛu* « gomme », v. angl. *cwidu* « résine », v. h. a. *quiti* « glu, mastic ». Mais l'i resterait inexplicable.

Étant donné que, en Gaule, le goudron est retiré du bouleau, cf. Plin. 16, 75, *bitumen ex ea* (sc. *arbore betulla*) *Galliae excoquant*, le mot semble plutôt emprunté à la Gaule. *Bitumen*, *Bituno*, *Bitunus*, -a, *Bituollus* sont des noms celtiques. D'autre part, *bitumen* rappelle pour la forme *titumen* « armoise », mot gaulois dans Pseudo-Appulee 10, 18. — *Alūmen*, qui est joint à *bitumen* par Vitruve 2, 6, 1 et 8, 2, 8, a peut-être la même origine. V. *betulla*.

blaesus, -a, -um : bégue, ou plutôt « qui confond les lettres ». Défini : *qui alio sono corrupti litteras*, CGL IV 211, 27 ; et distingué de *balbus* dans Ulp., Dig. 21, 1, 10, 5. Surnom fréquent, notamment chez les Sempronii et les Iunii ; se retrouve en osque *Blaesius* (Blaisiis), et peut-être en étrusque *Plaisina*, *Plesnas*. Emprunt suditalique au gr. *βλαυός* « aux jambes torses », puis « à la langue qui fourche ». Mot de caractère populaire, à diphthongue *ae* ; cf. *aeger*, *caccus*, etc. Cf. M. L. 1146, fr. *blois* et *blésar* ; britt. *bloisg*, de **blaesicus*.

Cf. sous *balbus* des mots analogues, de même sens.

***blandonia** et *bla(n)don(n)a* : molène. Mot de glossaire, sans doute étranger. V. André, *Lex*.

blandus, -a, -um : flatteur, caressant (semble peu s'employer des animaux et, dans ce sens, se rencontre seulement en poésie ; se dit aussi des objets inanimés, spécialement de la voix, cf. Thes. II 2038, 79 sqq.). — Ancien, usuel. M. L. 1151. Un diminutif *blandicellus* est dans Fest. 32, 3 ; il suppose un intermédiaire **blandicus*, peut-être issu par haplogogie de *blandidicus* (Plt., Poe. 138), dont dérive le verbe **blandicāre* supposé par quelques formes romanes, M. L. 1148.

Dérivés : *blandiia* (et *blanditiēs*), employé surtout au pluriel, M. L. 1150 ; *blandior*, -iris (et *blandiō* à basse époque, cf. Thes. II 2034, 54 sqq. M. L. 1149 ; irl. *blannar* « adullatio » ? ; pour la formation, cf. *saecius* et *saeciō*), *eblandior* ; *blandulus*, M. L. 1150 b ;

blandimentum. Composés archaïques : *blandidicus*, *blandiloquus*, *-loquens*. On peut se demander si le premier sens de *blandus* n'est pas « à la voix caressante » et s'il n'est pas emprunté. *Blandus* est un cognomen fréquent en latin, mais surtout avec des noms gaulois. Les dérivés *Blandius*, *Blandinus* sont gaulois.

On a rapproché, d'autre part, les groupes de *balbus* et de *blatio*, *blaterō*, etc. Il s'agirait d'un mot familier et expressif désignant une parole caressante, peu articulée.

blasphémus, -a, -um adj. et *blasphémus, -i* m.; *blasphemia* et *blasphémium*; *blasphémō, -ās* : emprunts faits par la langue de l'Église, et latinisés, au grec de l'Antique et du Nouveau Testament : βλάσφημος, βλασφημία, βλασφημῖα.

De *blasphémō* ont été dérivés *blasphēmātīō, -tor, -trix, -bilis*. *Blasphemare*, *blasphemia*, *blasphémium* sont représentés dans les langues romanes dont les formes supposent *blastimare* avec dissimilation de p(h), peut-être sous l'influence de *aestimāre*. M. L. 1155-1157; B. W. sous *blāmer*.

***blatea, blatea** : *balatrones* (intrusion sans doute fautive; cf. *blatio*) et *blatea bullas luti ex itineribus aut quod de calciamentorum soleis eraditur, appellabant*, P. F. 31, 1. *blatea*, *blatea* dans la Mulomedicina Chironis au sens de « goutte de sang » se rattache plutôt à *blatta* « purpura »; v. plus bas.

blaterō : v. *blatio*.

blatiō, -is, -ire (et *blatiō*) : même sens que *blaterō* auquel le joint Non. 44, 8. De même *blatiō, -ōnis* (Gloss.) : bavard = *blaterō*.

blaterō, -ās (*blati-*) : — *est stulte et praecipue loqui, quod a Graeco βλάξ originem ducit. Sed et camelos, cum uoces edunt, blaterare dicimus*, P. F. 30, 27. Irl. *bladaire* « adūlātōr »? De là : *blaterō, -ōnis*, etc., et *dēblaterō*. Cf. M. L. 895 sub u. **balat(e)rāre*. Mots familiaux; sans doute onomatopées. V. *balbus* et *blandus*. Les gloses ont aussi *blap(p)ō, -is*, cf. all. *plappern*.

Blatiō, comme tous les verbes exprimant un cri, *crōciō, glatiō, glōciō*, etc., appartient à la 4^e conjugaison; la forme *blatiō* a une gémée expressive; de même *blaterō* graphie de Festus, quoique Hor., Sat. 2, 7, 35, scande *blateras* (cf. *imbecillus*).

Comme l'a noté incidemment L. Havet, MSL 6, 233, *blaterāre, blaterāre* est une ancienne formation en -l- et repose sur **blatēlare*; cf. *sibilarē, cucularē*, etc.; v. Job, *Le présent*, p. 334 sqq.

blatta, -ae (graphies tardives *platta*, CGL III 320, 53, cf. ital. *piatola*; *blata*) f. : mite, teigne; blatte.

Dérivés : *blattarius* : bon pour les blattes; *blattaria* : nom d'une plante « phlomis ligneuse » (Pline 25, 108); **blattula*. — M. L. 1158-1159.

On rapproche l'ette *blaks* et lit. *blakē* « punaise »; mais la forme et le sens font difficulté.

blatta, -ae f. : *purpura*; dérivé : *blateus* : *purpureus*, d'où *blatea* (*blattia, blateia, blatea*) « goutte de sang », Mulom. Chiron., Gloss., cf. Thes. II 2050, 62; *blateio, -ās* (Mul. Chir.); *blatōsemus* = βλαττοσημος, *serico-blatta*, etc. Semble, comme le gr. βλαττή, un emprunt

tardif à une langue étrangère. Sur une confusion tardive avec *brattea*, v. Niedermann, Emerita XII (1944), p. 72.

***blausus, -a, -um** : bleu. Adjectif d'origine germanique; premier exemple dans Isid., Or. 19, 28, 8; v. Sofer, p. 108. M. L. 1153; B. W. s. u. Cf. *flāuus*.

blendius, -i m. : nom de poisson, Plin. 32, 102, qui a aussi *blandia*, 1, 32, 32; cf. βλενωός.

blennus, -i m. (Plt., Lucil.) : emprunt au gr. βλενωός « qui bave, idiot » (Sophron); d'où *blennō, blennōsus* (Gloss.). Le rapport entre *blendius* et βλενωός rappelle les doublets *mandius* et *mannus* (M. Niedermann).

blitum, -i n. (*bletum, blea*, etc.) : blète, herbe fade. De là : *blitueus* « insipide » et « niais »; Plt., Laber., cf. βλιτάς « vieille sottise » (Ménandre). Emprunt au gr. βλιτον, passé dans les langues romanes et confondu avec *betie*; v. B. W. s. u.; M. L. 1173.

***blutthagio** : plante de marais. Mot gaulois d'après Marcellus, Med., 9, 132.

boa (*boua, boas*), -ae f. : *boua serpens est aquatilis, quem Graeci ὄβρον uocant, a quo icti obturgescunt. Crurum quoque tumor uiae labore collectus boua appellatur*, P. F. 27, 27 sqq. La glose semble confondre deux mots différents; cf. Thes. s. u. Les manuscrits de Pline, 24, 53, ont la forme *boa* : *boa appellatur morbus papularum, cum rubent corpora*. M. L. 1243.

***boba** (*bobba*), -ae : nom africain d'une sorte de mauve (Soranus 51, 9, et 52, 12).

bōca, -ae f. : bogue, poisson de mer, *bocas genus piscis a boando, i. e. uocem amittendo uocatur*, P. F. 27, 17. Sans doute emprunt oral au gr. βωάξ βωάξ, fait sur l'accusatif (cf. *harpaga*). M. L. 1182.

bōia, -ae (= *boiia*), usité surtout au pluriel *boiae*, f. : sans doute emprunt au gr. βοῖα (sc. βοῦα) « courroies de cuir de bœuf »; a désigné ensuite toute espèce d'entraves ou de liens; cf. P. F. 32, 6, *boias i. e. genus uinculorum, tam lignearum quam ferreae dicuntur*. Cf. le jeu de mots de Plt., Cap. 888, sur *Boius* et *boia* : *nunc Siculus non est, Boius est, boiam terit*. Mot populaire d'après St Jérôme, cf. Thes. II 2063, 24 sqq., passé dans les langues romanes, M. L. 1190.

Composé : *imboiō, -ās* (Gloss.).

bōlētus, -i m. (*bōli-, bōli-* m.) : usité surtout au pluriel) : champignon comestible, orange ou bolet; cf. Plin., H. N. 22, 92 sqq.

Mot de la latinité impériale (Sén., etc.). Pline, H. N. 16, 31, le range parmi les *nouissima gulae irritamenta*; le mot gr. βολητης est lui-même tardivement attesté (Galen., Athen.) et peut provenir du latin. Le terme générique ancien est *fungus*. — M. L. 1193; v. h. a. *būliz*, all. *Pils*.

Dérivé : *bōlētār, -aris* n. (*bō-*, Anthol. 153, 3) : vase à cuire les champignons.

bolōna, -ae m. : marchand de poisson (Arnob., Don., et Gloss.). Sans doute latinisation d'un mot grec dérivé de βόλος et de ἀνεῖσθα. Formation populaire en -a.

bolus, -i m. : jet; coup de dé; coup de filet. Par suite : profit, gain, etc. — Emprunt ancien, populaire et tech-

nique au gr. βόλος; différent de *bōlus* = βῶλος « boulette » (Marc., Mul. Chir.). Cf. le précédent. M. L. 1196.

bolūtō, -ās, -āre : *stercus egerere*. Mot de la Mulom. Chiron., sans doute tiré de βόλυτον. Dérivé : *bolūtātō*.

bombus, -i m. : bourdonnement, bruit. Emprunt ancien (déjà dans Ennius) au grec βόμβος. M. L. 1199; cf. *bombax*. Onomatopée fréquente.

Dérivés et composés : *bombō, -ōnis* m. : bourdon (Gloss.); *bombisonus*; *bombiō, -is*; *bombiūtō, bombisō, -zūtō* (P. F. 27, 12); *bombisōd, -is*; *bombiōd, -ās*; *bombōsus*; *bombicus*; *bombicōd, -ās*, etc., attestés tous à basse époque.

bombyx, -icis m. (*bombix, bumbix, bumbicis*; *bambis*) : ver à soie. Emprunt au gr. βόμβυξ, rapproché par l'étymologie populaire de *bombus*, cf. CGL II 570, 21, *bombix* : *uermis qui a sono uocis nomen accepit*; de là : *bombiūtō* « cocon » (Eustath.). Les formes romanes remontent à *bombix, bombax*, attesté seulement dans la langue écrite comme interjection empruntée, gr. βομβύξ M. L. 1202 et 1200, *bombyceus*, et aussi à **bambāx*, gr. tardif βάμβαξ, supposé par la forme *bambacis* des gloses : *lanae similes flores arborum*; cf. M. L. 923.

bonus, -a, -um (de *duenos, duonus*, formes encore attestées à l'époque archaïque cf. Thes. II 2079, 24 sqq.) : bon. Le comparatif et le superlatif sont empruntés à d'autres racines : *melior, optimus*. Le sens est proche de celui de « brave » comme pour gr. ἀγαθός; il y a quelques traces de cet emploi, cf. Brut. ap. Cic., Epist. 11, 9, 1, *multae et bonae et firmae... legiones*; Serv. Ae. 1, 195, *bonum etiam pro forti dicitur Sallustius*. Souvent employé dans des formules de politesse : *uir bonus, bone uir* (= δ' γαθῆ). Synonyme familier de *magnum, dans bona pars, senectūs bona*, etc. Subst *boni* = cf. ἀγαθός; *bonum* = τὸ ἀγαθόν; *bona* = τὰ ἀγαθά; d'où *bonuscula* d'après *mūnuscula* à basse époque (Cod. Theod., Sid.). *Bonus* s'oppose à *malus*. Ancien, usuel, classique. Panroman. M. L. 1208. Irl. *bon*. B. W. *bon* et *bien*.

Dérivés : *boniūs*, M. L. 1206; et en lat. pop. *bonātus* : bonasse (Pétr. 74).

Adverbe : *bene* : bien (avec e final abrégé, dans un mot semi-accessoire, en vertu de la loi des mots iambiques; cf. *malē*). Dans la langue familière, s'emploie avec un adjectif ou un adverbe pour en renforcer le sens (cf. l'emploi opposé de *male*). M. L. 1028.

De *bene* est formé l'adjectif *benignus* que P. F. 30, 12, définit justement *compositum ex bono et gignendo* « d'un bon naturel » (cf. Isid., Or. 10, 24), M. L. 1034; d'où *benigniūs*, défini par St Jérôme in Gal. 5, 22, *uirtus sponte ad benefaciendum exposita*, et que Cic., Off. 1, 20, assimile à la *beneficentia* ou à la *liberalitās*. *Benignus* s'oppose à *malignus*. Dénominateur tardif : *benignor* = εὐδοκῶ (Vulg.).

Les composés en *bon-* sont rares et tardifs, ainsi *bonanimis, bonememorius* (tiré de *bonae memoriae*, cf. Thes. s. u., M. L. 1203), *bonifaciēs, bonifātus* (Gloss., de *boni fāt*; cf. *Bonifātus* altéré en *Bonifaciūs*), *boniloquium* (Cassiod.), *bonispērius* (Gloss.), *bonōuirātū* (Sid., cf. Thes. s. u.). Par contre, *bene* fournit des composés du type *beneficus, beneficum* qui sont usités et classiques,

cf. M. L. 1032; en outre, *bene* a servi à former des juxtaposés, dont peu à peu les éléments se sont soudés, qui souvent traduisent des composés grecs en εὐ-, e. g. *benefeniūtō* = εὐαγγελίζομαι, *benefolentia* = εὐοδία, *benefplaceō* = εὐδοκῶ, *benefentiō* = εὐνοῶ, *benefuolēns* = εὐφρων, εὐνοῦς, *benemorius* doublet de *bonememorius* (époque chrétienne, avec influence de *mōs* et de *mōrior*). La soudure est souvent récente et s'est faite dans la langue de l'Église, ainsi pour *beneficō* = εὐλογῶ (qui sert à traduire hébr. *brk* et en a pris le sens), *beneficitiō* = εὐλογία. cf. M. L. 1029, 1030, Irl. *bandachaim, bendacht*; britt. *benidigo, bendih*; *benefaciō* = εὐποιῶ, *benefactum, benefactor*, cf. M. L. 1031, en face des formes anciennes à apophonie *beneficus, -ficium*. Cf. aussi M. L. 1205 a, **bonificāre, britt. beniffy*.

De *bonus* existe un diminutif familier, employé à toutes les époques : *bellus, d'auenolus*, dont la parenté avec *bonus* avait déjà été reconnue par Priscien, GLK II 80, 7. *Bellus* s'est d'abord employé des femmes et des enfants. Dans la langue classique ne se dit des hommes qu'ironiquement : *bellot, joli*. Le rapport avec *bonus* apparaît encore dans certains emplois, e. g. Varr., Mén. 541, *in quo (testamenti genere) Graeci belliores quam Romani*, où Non. 77, 23 glose *belliores par meliores*; Pétr. 42, *homo bellus tam bonus Chrysanthus*, et dans l'expression *bellē habere* (fréquent, cf. Thes. II 1859, 16 sqq.), etc. En raison de son caractère affectif, *bellus* tend, dans la langue populaire, à remplacer *pulcher*, qu'il a supplanté dans les langues romanes, concurremment avec *formōsus*; cf. M. L. 1027. B. W. *beau*. En littérature, traduit le gr. κομψός.

Dérivés : *bellē*; *bellāria, -ōrum* n. pl. : friandises; *bellārius*; *bellulus*; *bellulē*; *belliūtādō* (attesté par P. F. 32, 5); *bellātulus* (Plt., Cas. 254); cf. fr. *belette*, qui a éliminé *mustēla* (B. W. sous *beau*). Pas d'exemple de **belliūs*. Cf. aussi *belliō, bellis*.

Les langues romanes ont isolé *bonus, bene* et *bellus*, qui étaient étroitement liés en latin et qui sont devenus trois mots distincts : fr. *bon, bien, beau*.

La forme **duenos* sur laquelle repose *bonus* ne se retrouve pas ailleurs. Tout ce que l'on peut essayer d'expliquer, c'est un élément radical **du-*. Si l'on note que *melior* (cf. gr. μάλα) et *optimus* (v. ops) servent de comparatif et de superlatif, et si l'on tient compte du sens d'« utilité, valeur efficiente » qu'a *bonus*, on est amené à rapprocher got. *taujan* « poeiv, πράσσειν », *tewa* « ordre », gr. δῶναι, et sans doute véd. *dīvaś* (gén. *dīvasaś*) « hommage », *duvasyāti* « il rend hommage », ce dernier mot indiquant un emploi religieux; le terme paraît, en effet, avoir servi dans la langue religieuse : *dī boni* (comme *Iuppiter optimus*). Le lien avec lat. *beāre* (de **duweyō?*), qu'on a supposé, est, en tout cas, lâche.

boō, -ās, -āre (*bount* d'après *sonunt*, Pacuv., Varr.) : i. e. *clamare a Graeco descendit*, P. F. 27, 14. Verbe archaïque et poétique, emprunté au gr. βοῶν, quoique l'étymologie populaire l'ait fait dériver a *boum mūgiūbus*, cf. Varr., L. L. 7, 104; Non. 79, 5; et la glose *boatus* : *uox plena siue mugitus boum*, CGL IV 26, 37. Une forme *boantēs* est aussi citée, cf. *boa* et *boua*. Le composé poétique *rebōō* est attesté à partir de Lucrèce.

boreās, -ae m. : vent du nord et région d'où souffle

ce vent, nord, cf. *auster*. Emprunt au gr. βορρᾶς (= lat. *aquilo*). En dehors de la langue poétique, où il est fréquent, le mot a dû être usité dans la langue des marins, et il a passé dans les langues romanes, M. L. 1219. Les dérivés latins sont *boréalîs* (formé d'après *austrâlis*), d'où iirl. *boreta*, et *boricus* (Frisc.).

borriô, -is, -ire (ἄ. λ. Apul.) : bruire, en parlant des fourmis. Cf. *borriû* : *uoce cleuat*, CGL V 563, 33 ; et M. L. 1250.

bôs, bouis m. f. : 1° bœuf. Terme générique ; en tant que tel, anciennement de deux genres, comme *ouis*, *agnus* ; cf. Varr., L. L. 6, 15, *bos forda*, *quae fert in uentre* ; R. R. 2, 117, *quod... feminis bubus* (opp. à *taurris*) *demitur*, et l'expression *lūca bôs* ; on trouve de même *bôs mās* dans les inscriptions et dans les *Scriptores rerum rusticarum* ; — 2° poisson (sorte de raie cornue) ; — 3° *b. marinus*, cétacé, autre nom du phoque, cf. de St-Denis, R. Ph. 1944, p. 155, n. 1.

La forme *bôs* est isolée en latin ; aussi la déclinaison n'en est pas fixée d'une manière rigoureuse : le datif ablatif pluriel est *bôbus* ou *bûbus*. En outre, un nominatif *bouis* recréé sur *bouem* a tendu de bonne heure à se substituer à *bôs*, cf. Thes. II 2135, 59 sqq., pour normaliser la flexion ; le génitif pluriel *bouuerum* signalé par Varron à côté de *Iouerum*, L. L. 8, 74, est dû peut-être à l'influence des génitifs en *-rum, -erum*. Cf., toutefois, *anser*. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1225.

Les dérivés sont en *bou-* ou *bû(b)-* : *bo(u)ârius* : de bœuf, *Forum boârium* ; *boârius* : bouvier, M. L. 1180, *-a lappa* : bardane? Plin. 26, 106 ; *bouâtîm* adv. ; *bouille* n. : étable à bœufs, forme à laquelle Varr. préfère *bubile*, cf. Charis., GLK I 104, 28, M. L. 1246, iirl. *buaile* ; *bouînus* : de bœuf, M. L. 1247 ; *bouillus* ; *Bouillea, -arum* et *Bouius, Bouiânus, Bouiânium*, osque Bûvaian úd « ad Bouiânium », cf. encore M. L. 1244, **bovacca*, et *bovestris*, 1245 ; *bûbulus*, M. L. 1356 ; d'où *bûbulum* « saucisse de bœuf », *bûbella*, cf. βοβέλα *ῥῆτα βόεια*, Hés. ; *bûbulinus* ; *bûbulârius* ; *Bûbôna* nom de déesse (cf. *Bellôna*), cité par St Aug., Ciu. D. 4, 24 ; *bûbêtîl lûdi* « boum causa celebrati » (Plin.). — *bûbulcus* (avec un *û* en face de *bûbulus* et des autres dérivés en *bû-* comme dans *bûcerda*, cf. *sûcerda*) : bouvier. D'où *bubulcitor, -âris* (-iô, Varr.). L'it. *bifolco* suppose un doublet dialectal **bifulculus*, M. L. 1355. — *bûcētum* : pâturage pour bœufs (cf. *porculētum*) ; formation analogique d'après les dérivés de noms d'arbres en *-ētum* du type *iuncētum* (analysé faussement *iun-cētum*), etc. ; *bûcula* (*bû-*) : génisse (le masculin *bûculus* est très rare et tardif), M. L. 1370, d'où *beugler* ; germ. : m. h. a. *buckel* ; iirl. *bugul*.

Composés : *bouicidium* (Sol.) et *bûcaeda, bûcida* ; *bûsegu* m. : bouvier (tardif ; Apul., Sid.). La langue littéraire a emprunté, en outre, beaucoup de composés grecs du type *bûcerus* (= βοβάρως), etc. V. aussi B. W. *bugrane*.

***bostar, n.?** : mot de gloss. = *bouille*. Cf. esp. *bostar*, port. *bostal*, M. L. 1228. Le nom propre *Bostar* est punique.

La comparaison avec les noms du bœuf dans les autres langues indo-européennes montre que *bôs* représente un ancien **g̑ōs*, qui normalement serait devenu en latin de Rome **uôs* (cf. *ueniô*). La forme *bôs* présente

un traitement dialectal de **g̑-* > *b-*, attesté en osco-ombrien, et qui a dû exister aussi dans certains parlers ruraux du Latium ; c'est de ces parlers que le mot a été introduit à Rome. L'importance de l'élevage des bovins explique cet emprunt, dont l'extension a pu être favorisée en partie parce que *bouis, bouem*, etc., évitaient la répétition de *o* qui aurait eu lieu dans **uouis*, etc. — Le mot indo-européen que représente *bôs* désignait l'animal d'espèce bovine sans acception de sexe. Le nominatif *bôs* est fait sur un accusatif **g̑ōm* qui est conservé dans ombr. *bum* « bouem » et qui répond à véd. *gām*, dor. hom. βῶν, v. sax. *kō* (cf. *diēs* fait sur *diem*). Les formes du type du génitif *bouis*, ablatif *boue* (d'où l'accusatif *bouem* fait en latin) répondent à gr. βοός (βοῦς), véd. *gāvi* (loc.). L'ancien nominatif, skr. *gauh*, gr. βοῦς, n'est pas conservé en latin. Comme le troupeau se compose essentiellement de vaches, le mot a souvent passé au sens de « vache » ; ainsi, outre le germanique (all. *kuh*), dans iirl. *bó*, lette *gāvos*, arm. *kov*. En latin, l'importance prise par *uacca* a déterminé une orientation différente. V. sl. *govezo* a, au contraire, une valeur générale et désigne le « bovin ». — Le *bû-* de *bubulcus* peut répondre à skr. *gu-*, par exemple dans *gata-guh* « qui a cent bœufs » ; cf. toutefois *sûbulcus*, s. u. *sûs*. Le second élément du composé est généralement considéré comme correspondant au gr. φυλακός doublet de φύλαξ « gardien ». V. *bû-*.

***botontîni, botontônês** m. pl. : sorte de borne, faite d'un tas de terre ; cf. Grom. 308, 3, *monticellos plantauimus de terra, quos botontinos appellauimus*. Uniquement dans les Gromatici. C'est sans doute l'adjectif substantivé *Butuntinus* (*Botontinus*, Lib. col. II, p. 262, 9), dérivé de *Butuntî*, *Butuntum*, ville d'Apulie (Bitonto).

***botrax** : autre nom du lézard d'après Isid. 12, 4, 34 et 35. Sans doute à rapprocher de βότραχος, doublet de βότραχος. Sur les différentes formes du mot en latin vulgaire, v. Sofer, p. 403 et 175.

botrus (*botruus*), -I m. : grappe de raisin = *ūua*. Emprunt au gr. βότρος, qui a pénétré dans le bas latin par l'intermédiaire de la langue de l'Église, où le mot est fréquent dans des expressions imagées, e. g. Ps. Orig., Tract. 6, 73, 15, *Christus botrus uuae est appellatus*. Il a existé dans la langue parlée une forme *botrô* (*butrô, botruô*), -ônîs blâmée par l'appendix Probi, GLK IV 98, 22, *botrus non butro* ; cf. aussi Gledon., GLK V 35, 26. De là : *botrônâtîm* (Chiron.), *botrônâtus, -us* (Tert. Itala) ; à *botrus* remonte *botruâus*, dont un doublet *botrôsus* est dans Isidore. A côté de l'italien *botro*, les formes sardes log. *budrone*, campid. *gurdoni*, le prov. *buirun* représentent la forme vulgaire *botrô*. M. L. s. u. 1238.

botulus, -I m. : boudin ; cf. Tert., Apol. 9, *botulos... cruore distensos*. Ancien, usuel. M. L. 1241.

Dérivés : *botellus* (*botellum, butellum*), M. L. 1230 ; B. W. sous *boyau* ; *botulârius*. Sans doute d'origine non romaine ; cf. Charis., GLK I 94, 14, *ut puta Lucanicum, intellegitur pulmentum uel intestinum, et hic Lucanicus, auditur botulus uel apparatus*. Aulu-Gelle, 16, 7, 11, reproche à Labérius d'avoir

employé *botulus* au lieu du nom proprement latin *farcimen*.

Probablement emprunté à Posque, ce qui, pour un terme de cuisine, n'est pas surprenant (cf. *popina*) ; un rapprochement avec got. *gipus* « ventre », v. h. a. *quiti* « uolua », *quodên* « interior pars coxae », n'est dès lors pas impossible.

boua : v. *boa*.

bouâtîm : v. *bôs*.

boulnor, -âris (*bobînor*) : = *conuicior*. Très rare (Lucil., gloses), populaire. Forme et sens peu sûrs ; origine inconnue ; *boulnâtor* (Lucil. qui le joint à *tridôsus*, et Gloss.). Cf. *mûgnînor, nâtinor*.]

brāca, -ae (usité surtout au pluriel *brācae, -arum*, avec un doublet *brācs, -um* sans doute plus ancien) f. : braies. De là : *brācârius* ; *brācâtus* ; *bracille* (bas latin) : ceinture de moine ou de femme.

Emprunt au gaulois ; cf. Diod. 5, 30, 1, ἀναξυρίων ἀκ ταῖνοι (scil. Γαλιᾶται) βράκαι προσαγορεύουσιν. Déjà dans Lucilius. M. L. 1252, 1258 ; B. W. *braie* ; 4281, **imbrācāre*. Britt. *bragou*. Mot celto-germanique, dont il existe des formes à gémignée : *bracca* ; cf. Hes., βράκαι *ἀγῆται διφθέρα παρὰ Κέλταις*, v. isl. *brök* f. « genouillère », etc.

brac(e)hium (*bracio*, Lex Repet. CIL I³ 583, 52 ; la gémignée est attestée par la quantité longue de la première syllabe et par les emprunts celtiques, cf. Thes. s. u.), -I n. : bras, membre de devant (patte, pince, etc.) d'un animal ; se dit également des branches d'un arbre (par rapport au tronc, cf. *palmâ* et, inversement, *branca*), d'un bras de mer, etc. Dans la langue de l'Église, symbole de puissance, de force (cf. *manus*), d'où le surnom du Christ *bracchium domini*. — Dans la langue vulgaire, sur le nom pluriel s'est formé un singulier féminin *bracia*, cf. Thes. II 2156, 53. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1256 ; iirl. *brac*, britt. *braich*.

Dérivés : *bracchiolum*, M. L. 1255 ; *bracchiâlis* m., *bracchiâle* n. : bracelet, M. L. 1254, et « poignet » ; *bracchiâtus* : branchu. Composé tardif : *subbrac(e)hia, -arum*, synonyme de *âlac* « aisselles » d'après Isid. 11, 1, 65. M. L. 8350.

L'emprunt au grec a été vu et expliqué par Festus, cf. P. F. 28, 24, *brachium nos, Graeci dicunt βραχίον, quod deducitur à βραχίον, i. e. breue, eo quod ab umeris ad manus breuiores sunt quam a coxis plantae*. Noter le changement de genre (influence de *femur, crûs*?). Beaucoup de noms de parties du corps sont neutres en latin. Il n'y avait pas de terme indo-européen pour « bras ». *Cubitus*, lui aussi, est sans doute emprunté.

***bracis** (-ces), -em f. : orge germée, malt. Mot gaulois d'après Plin. 18, 62. Cf. CGL V 616, 26, *braces sunt unde fit ceruisia*. M. L. 1253 ; et 1257, **braciâre*. B. W. sous *brasser*.

bractor, -âris, -ârî : un seul exemple dans Fulg., Aet. mund., p. 162, 17, *rex potando lassatur, calore torretur, bractor mero*. De là *bractâmentum*, -I du même auteur. Cf. *imbractum*.

***brâdô, -ônîs** m. : jambon. Mot germanique : v. h. a.

brato « mollet », *brât* « viande », venu peut-être par le gaulois ; un seul exemple dans Anthim. M. L. 1259.

branca, -ae f. : patte. Mot très rare et tardif ; Gromatici (deux exemples), Aug., Serm. (un exemple). M. L. 1271 (fr. *branche*). Passé en germ. *branka* « Pranke » et en iirl. *braice*. Mot gaulois ?

brandium, -I n. (*pran-*) : voile pour couvrir les reliques (Greg. M.). Emprunt au gr. πρᾶνδιον, d'origine inconnue.

***brasâs** : *carbônâs*, CGL III 598, 7. Germanique. M. L. 1276 ; B. W. *braise*.

brassica, -ae f. : chou. Cf. Hes., βράσση κρᾶμβη, Ἰταλιῶται. C'est le terme ancien ; *caulis* (*côlis*) n'a signifié « chou » que par métonymie. Caton n'emploie dans ce sens que *brassica*. On disait *brassicâs cōliculus* (Cat., Agr. 158, 1) ou *brassicâs cōlis* (Colum. 6, 6, 1 ; Priap. 51, 14), d'où simplement *côlis, cōliculus* qui ont fini par détrôner *brassica*. Ce dernier n'est attesté qu'en italien et en sicilien, cf. M. L. 1278, mais passé en iirl. *brassech*, en gall. *bresych*, en serbe *brôskva*. Sans étymologie.

brattea, -ae (*brattia, bractea*) f. : feuille de métal, surtout d'or. Isid., Or. 16, 18, 2, *bractea dicitur tenuissima lamina auri, ἀπὸ τοῦ βρεμετροῦ, qui est ὀνομαστοῦν crepîtandi, ἀπὸ τοῦ βράχων lamina*. Terme technique sans doute emprunté. Attesté depuis Lucrèce. De là : *bratteâlis* (Prud.) ; *bratteâtus* ; et *bratteola, -olâtus* ; *brattîdrius* : batteur d'or ; *bracteoîlî, ornamenta egorum quae dicuntur gagelli*, CGL V 616, 30 ; *imbratteô, -âs* (Amm.). Origine inconnue ; la forme *bractea* est due à une fausse étymologie.

***bratus, -I f.** : sorte de cyprès d'Asie, décrit par Plin. 12, 78. Mot étranger (sémitique), non entré dans la langue.

***bregma** (*brecma, bricma*) n. : <oliuae> *semina cassâ et inania, quod uocant bregma, sic Indorum lingua significante mortuum* (Plin. 12, 27). Mot étranger, comme on voit. V. Ernout, éd. de Plin., s. u.

breuis, -e adj. (déjà rapproché de gr. βραχύς par les anciens, cf. P. F. 28, 18) : bref, court (dans le temps comme dans l'espace), opposé à *longus*. En grammaire et en rhétorique, *breuis* subst. désigne « la brève » ; dans la langue du droit, *breuis* m. (sc. *libellus*) « liste, agenda » ; aussi *breue* n., cf. fr. « un bref » (d'où *breuigerulus*) ; cf. all. *Brief*, angl. *brief*.

Breuis s'emploie parfois par opposition à *lâtus, profundus* ; mais ces emplois sont rares et non classiques. Cf. toutefois *breuia* « bas-fonds », sans doute d'après gr. βράχεια. De même, *breuis* est quelquefois synonyme de *parius*, propre et figuré. Ancien, usuel. M. L. 1291 ; iirl. *breib*.

Dérivés : *breuiter, breuitâs, breuiculus* ; *breuiô, -âs* et *abbreuiô* : abrégé, M. L. 14 ; *breuidrius*, d'où *breuidrium*, sur l'origine duquel cf. Sén., Ep. 39, 1, *ratio... quae nunc uolgo breuiarium dicitur, olim cum latine loqueremur, summarium uocabatur*. M. L. 1289.

Composés grammaticaux correspondant à des termes grecs : *amphi-, bi-, per-, sub-, tri-breuis* ; *breuiloquis*

(-guus), -loquēns, -loquium, -loquentia = βαρυλόγος, -λογία.

L'e est conservé devant *ghw- ancien comme dans leuis. — Le rapprochement avec βραχός ne va pas sans difficultés : βραχός est inséparable de av. mərəzu- « court » et de got. ga-maurgjan « raccourcir » ; le β- y repose sur *mr- ; il faudrait donc poser que *mr- passe à br- en latin, au moins quand une sonore intérieure conduit à une assimilation de sonorité, comme dans barba.

V. brūma.

brīa, -ae f. : Charis., GLK I 83, 6, brīa... uas uinariū dicitur, unde hebrīus et hebrīa dicitur, hebrīosusque et hebrīosa. Un exemple dans Arnobe 7, 29. Le rapport imaginé entre brīa et ēbrīus n'est qu'une étymologie populaire.

*brīcumus (-um? ; briginus, Gl.) : armoise (Marcell.). Mot gaulois.

*brīdum : plat à rôtir (Anthim.). Mot germanique. Cf. M. L. 1294 a, *brīdila.

*brīgantes : Marcellus, Med. 8, 127, siue uermiculus habeant aut brīgantes, qui cilia arare et exulcerare solent. Gaulois? M. L. 1294 b.

brīsa, -ae f. : marc de raisin (Colum., Gl.). Sans doute latinisation de τὰ βρώσρα, βρώσια, thrace? Cf. defrutum. M. L. 1307. Semble sans rapport avec le mot suivant.

*brīsō, -ās : fouler aux pieds ; Brīsaecus pater Liber cognominatus... uidetur ab uua quia uuam inuenerit et expressit pedibus (brisare enim dicitur exprimerē), Scol. Pers. 1, 76.

Dérivé : brīsilis : fragilis, Scol. Hor. Carm. 3, 23, 16. Mot sans doute gaulois ; cf. v. irl. brīsim. Roman : fr. briser, M. L. 1306 et 1310 ; B. W. s. u.

brītanica, -ae f. : plante mal déterminée (Plin. 25, 20). Féminin de l'adjectif dérivé de Brītanīa. V. André, Lex., s. u.

*brīttaneum (brītanium) : deambulatorium marmoratum (Gloss.). Déformation de prytaneum?

*brīttia (brītia) : — cressa (= all. Kresse), λαφύλακος (Gloss.). V. André, s. u.

*brīttola (-ula), -ae f. : cēpa minūta. Mot de glossaire auquel remontent quelques formes romanes ; cf. M. L. 1315. Le sens de « porrum sectivum » (all. Schnittlauch) que le mot a en latin médiéval suggère un rapprochement avec v. sl. brīti « couper ».

*broccis f. ? : broc, sorte de vase. Transcription du gr. βροχίς, attestée sous la forme brocc sur les poteries de la Graefesenque, plutôt que lat. broccus substantivé. Voir B. W. s. u ; M. L. 1920, *brocca.

broccus, -a, -um (brocchus) : Non. 25, 22, brocci (bronci codd.) sunt productio ore et dentibus prominentibus. Varron applique l'épithète aux dents elles-mêmes, dentes brocchi. De là, brocc(h)ūs. L'adjectif a fourni de nombreux surnoms : Broccus (cf. Labēō), Brocc(h)ius, -iānus, -īna, -īlla, -īlō.†

Adjectif de forme populaire, à gémation expressive, pour désigner une difformité (cf. flaccus, maccus, lip-

pus). Sans étymologie claire. Cf. irl. brocc « blaieau » Panroman, sauf roumain. M. L. 1319 ; B. W. sous broche.

brōmus, -ī m. : odeur fétide ; emprunt bas latin au gr. βρώμος, dont le dérivé est de forme latine : brōmōsus = βρωμώδης ; cf. aussi ezbrōmō (ē-) « enlever la mauvaise odeur », Apic., Anthim. ; imbrōmiōs, -ās (Philum.).

*brūcārius, -ī m. : Mulom. Chir. 532, spongiam mollem aut penicillum super alligato et uino bono ocularem aut brucarium equestrem imponito ne alligatura cadat. — Bûcheler fait dériver le mot de βρωύχος « chenille, sauterelle » (emprunté en bas latin), cf. M. L. 1332, et compare κωνοπέτον et culicāre « moustiquaire »?

brūma, -ae f. : proprement le jour le plus court de l'année, dicta bruma quod breuissimus tunc dies est, Varr., L. L. 6, 8, et P. F. 28, 22 ; solstice d'hiver, cf. Varr., ibid., a bruma ad brumam ; a bruma ad solstitium. D'où « époque du solstice, de l'hiver » (poétique en ce sens). — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1335 ; B. W. brume, embrun.

Dérivés : brūmālis ; et dans les gloses brūmōsus, brūmārius, d'où brūmāria : leontopodium (Ps. Ap., Vég.) ; brūmāria : rōsina (de rōs) pluuiā (Gl.).

Brūma est sans doute le féminin d'un ancien superlatif de breuis, *breuimus, cf. pour le suffixe imus, summus, etc.

brūma : emprunt tardif au gr. βρώμα dont dérivent l'adjectif attesté dans les gloses imbrumati, i.-e. incibati, et peut-être brūmāticus « fastidiosus cibi », imbrūmārii, même sens ; cf. Isid. 5, 35, 6 (qui confond le mot avec brūma « hiver »). V. Sofer, p. 35.

*brunchus : — wrot, CGL V 347, 54 ; wrot, 403, 71, « groin ». Gr. βρόχος? Campid. brunku ; M. L. 1336.

*brunda : caput ceruī (Isid.). Mot étranger ; illyrien ou messapien, cf. βρέντιον dans Strabon VI 282. V. Sofer, p. 37.†

*brunus : fūruus (Gl. Reichenau). Germanique ; semble avoir pénétré en latin vulgaire avant l'an 400 ; cf. Brūch, D. Einfluss d. germ. Spr. auf das Vulgärlat., p. 87, et Sofer, p. 68. M. L. 1340 ; B. W. brun.

*bruscum, -ī n. : nœud de l'érable, érable moucheté. Attesté dans Plin. : les gloses ont aussi une forme brustum ; cf. ruscus, ruscum et rustum. Mot étranger, peut-être celtique? Bruscus est un nom propre celtique. M. L. 1342 ; B. W. sous brosse. Le frioul. brusk « furoncle » présente le même développement de sens que dans fūruculus. Cf. molluscum.

bruscus : v. ruscus.

*brūtes (i.-e. brūtis avec e pour i ; brūta, comme nepta), -is f. : bru ; cf. CGL V 314, 32, nurus, bruta. Mot germanique, qu'on trouve dans les gloses et dans les inscriptions tardives de Norique et de Mésie. M. L. 1345 ; B. W. sous bru.

brūtus, -a, -um : lourd, au sens physique, encore attesté dans Lucr. 6, 105, et que connaît Festus, brutum antiqui grauem dicebant, P. F. 28, 23. Mais surtout employé au sens moral « lourd d'esprit, stupide », joint souvent à animal, d'où brūta, -rum. Brūtus est fréquent comme prénom plébéien ; Brūtulus est osque.

brūtescō et obrūtescō, -is, cf. P. F. 201, 29, obrutuū : obstupuit a bruto quod antiqui pro graui, interdum pro stupido dixerunt. Afranius (426) : non possum uerbum facere, obrutuū. — Attesté depuis Naevius ; mais manque dans Plt., Tér., Catul., Cés., Vg., Ov., Mart., Tac., Suét. et dans les discours de Cicéron ; fréquent dans la langue de l'Église. — Formes savantes dans les langues romanes. M. L. 1348.

Mot populaire, d'origine sans doute osque, avec b issu de gr-. On peut dès lors rapprocher lette grūts « lourd » et le groupe de -grauis.

bu, **bua**, -ae : mots enfantins pour demander à boire, cf. P. F. 96, 30 ; Non. 81, 1 ; de là uinibua (Lucil.) = otioratō.

būbalus, -ī (būfalus et būfali, Ven. Fort. Carm. 7, 4, 21) m. : gazelle, buffle. M. L. 1351 ; irl. buaball, britt. bual. Emprunt au gr. βουβάλος, βουβάλις.

būble : v. bōs.

būbinō, -ās, -āre : -re menstruo mulierum sanguine inquinare, P. F. 29, 1 ; de là Gloss. Plac. 8, 8, būbinārium n. : sanguis qui mulieribus menstruus (-is codd.) uenit ; composé inbūbinō dans Lucilius.

Si l'on admet que le b intérieur est, comme il arrive dans des mots ainsi attestés, une graphie de u, il est possible de tenir le mot pour emprunté à l'osco-ombrien et de rapprocher v. sl. gōvno « ordure », skr. gūhah, gūham, arm. ku (même sens).

*būbla? † : flood (= Flūt), CGL V 404, 35. Lire sans doute : bubla, food. Cf. būbula.

*bū(b)leum : — est genus quoddam uini, P. F. 29, 21. Lire peut-être, avec Turnèbe, byblinum, cf. gr. βίβλιος οίνος.

būbō, -ōnis (dial. būfō, būfus, -i) m. (et f.), hibou, chat-huant. Varr., L. L. 5, 75, pleraeq[ue] [aues]... ab suis uocius... upupa... bubo. — M. L. 1352.

Dérivé : būbilō, -ās (bubulō) ; cf. iubilō, ululō), M. L. 1354. Cf. gūfō et būfō.

Onomatopée. On a de même gr. βόας, βόζα, pers. būm, et, sans mutation consonantique, arm. bu. — V. aussi būteō.

būbō, -ōnis m. : tumeur, chancre. Emprunt au gr. βουβών ; de là būbōnācium (Chiron).

bubuleus, būbulus : v. bōs.

*bucar : genus est uasis, P. F. 32, 20. Emprunt au gr. βουκεραός? Cf., pour la finale calpar.

bucca, -ae f. : bouche ; synonyme familier de os. Employé au pluriel, désigne surtout les joues, les mâchoires, cf. Plt., Stū. 724, suffla... buccas ; c'est aussi le sens du diminutif bucculae, et les gloses l'expliquent correctement par γνάθος, genae, maxillae. 2° bouchée. — Ancien, usuel. Panroman. M. L. 1357 ; B. W. s. u. ; irl. boccoi, britt. boch, bogail, gr. mod. βουκλα.

Dérivés : buccula f. : 1° bouchée ; joues (au pluriel) ; 2° mentonnière de casque et tout objet en forme de joue ; boucle, bosse de bouclier, tringle de catapulte ; tumeur (du cheval) ; (b. lat.) sorte de vase (= bucculāre, -is), M. L. 1364 ; bucculentus (Plt.),

buccōsus (Gloss.) : joufflu ; buccella (b. lat.) : 1° bouchée, miette ; 2° petit pain, M. L. 1359, 1360 (cf. 1358, *buccāla) ; buccellāgō (Plin. Val.) ; buccellārius (-ris) : synonyme tardif de satelles « a buccellis uel buccellato appellatus » (Thes.). Cf. buccellātum : biscuit, pain de munition, M. L. 1361 ; (b)uccellātūrii, -ūrii, -ōrii, sans doute ancien mot de la comédie, conservé par les gloses, qui le traduisent par parasitūli ; buccō-ōnis m. (et buccus) : grande bouchée, bavard, sot ; de là : buccō, -ās (Gloss.), bavard, M. L. 1363. — *imbuccāre, M. L. 4285.

Composés : buccifer, dīribuccius, dēbuccellātus, tous rares et tardifs ; ātribux, v. āter.

Il se peut que bucca soit d'origine celtique et se soit substitué dans la langue populaire à os et à gena comme étant plus expressif ; cf. beccus, celtique lui aussi. Buccus, Buccō, Buccōi sont des noms celtiques ; cf. aussi Buccīācus (uicus) = Boissy, et Buccelenus dux Francorum ; Bucciuualdus, évêque de Verdun, cf. Greg. Tur. 9, 23 : Bucciuualdus... ferebant enim hunc esse superbum, et ob hoc a nonnullis buccus ualidus uociabatur. Sans correspondant sûr hors du latin.†

būcerus, būcerius, -a, -um : aux cornes de bœuf. Transcription du gr. βούκερας, βουκέρας, attesté depuis Lucrèce.

būcētum : v. bōs.

būcina, -ae f. : trompette ; Vég., Mil. 3, 5, tuba quae directa est appellatur, bucina quae in semet aereo circulo flectitur.† — Ancien, usuel. Les langues romanes attestent būcina et būcina (ce dernier, sans doute, d'après les adjectifs en -inus, uaccinus), M. L. 1368 ; britt. begin, germ. v. h. a. buchine. — būcinus m. : joueur de trompette (forme vulgaire pour *bucen?). — būcinum : 1° son de trompette, trompette ; 2° coquillage, pourpre. Dénominafif : būcinō, -ās, M. L. 1369 (et dē-, dī-būcinō), būcinātor. Cf. aussi M. L. 1365, *buccellum, v. h. a. bukhilla.

Mot italique (gr. βουκήνη est d'origine latine). Sans doute composé de bou- et -cana (Cuny, Mél. F. de Sausure, p. 109 sqq.).

būcula : v. bōs.

buda, -ae f. : ulve, herbe des marais. Cf. Claud. Don. Ae. 2, 135, uluam... quam uolgo budam appellant. M. L. 1371. V. André, Lex., s. u.

*budaina? : i.-e. lingua bubula, CGL III 553, 59 (618, 8, budama). Autre nom, sans doute, de la buglosse, plante.

*būfa, būfus? : = βουφρηστικός dans Diosc. 1, 50, bibitis cant(h)aridis aut būfis potō additum (melinum succurrit), où le texte grec porte, 1, 55, πίνεται δὲ πρὸς καθαρίδας, βουφρηστεύς.

būfō, -ōnis m. : Irana terrestris nimiae magnitudinis (Serv., G. I 184) ; 2° sores siluestris, ἀρουραῖος μῦς ; taupe? M. L. 1374. Irl. buaf.

Mot dialectal, comme le montre la préservation de f intervocalique. Ce mot a dû désigner deux animaux différents. Cf. būbō et le mot précédent. — Onomatopée.

*bugillō, -ōnis m. : bouillon blanc (Marcellus). Mot gaulois d'après Bertoldi, Colonis., p. 96, n. 3.

bulbus, -I m. : oignon (de plante); emprunt ancien au gr. βολβός.

Dérivés : *bulbulus* m.; *bulbōsus*, *bulbāceus*.

bulga, -ae f. : *bulgas Galli sacculos scorteos appellant*, P. F. 31, 25; puis « ventre, utérus ». Emprunt archaïque, et sans doute familier (Lucilius, Varron; repris par Ter-tullien); bien représenté dans les langues romanes, fr. *bouge*, M. L. 1382; et 9649, **bulgile*. Cf. irl. *bolg* « val-lise », *bolgain* « j'enfle », V. *foliis*.

bulgō : v. *uuuāgō*.

bullimus, -I m. : boulimie. Emprunt fait par la langue médicale au gr. βούλιμος, dont ont été formés, à basse époque, les dérivés latins : *bullimōsus*, *bullimō*, -ās et *Bullimō*, -ōnis.

bulle, -ae f. : bulle d'air qui se forme à la surface de l'eau; puis tout objet en forme de bulle : boule, tête de clou, bouton; en particulier, bulle d'or ou de cuir que les jeunes Romains portaient au cou et dont l'usage était d'origine étrusque, d'après Festus 430, 7; à basse époque, « secaa, bulle ». — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1385; v. angl. *bulle*, irl. *boll*.

Dérivés : *bullātus* : orné de bulles, de clous, etc.; *bullula* (tardif); *bullō*, -ās : bouillonner, M. L. 1386; *bullatiō*; les langues romanes attestent aussi **bulli-cāre*, M. L. 1388; B. W. *bouger*. Cf. peut-être aussi *bulluca*, **bullucea* « prunelle », M. L. 1390-1390 a.

A *bulle* se rattache encore *bulliō*, -is : bouillonner, bouillir. — Ancien, usuel. Panroman, sauf roumain. M. L. 1389. *Bullio* est une formation en -iō, comme la plu-part des verbes qui désignent un bruit ou un cri : *glō-cio*, *grundio*, *uisiō*, etc. C'est proprement « faire bouillir », bouillir. De là : *ēbulliō*, laisser s'échapper en bouillon-nant; *bullitiō*; *bullēscō*, -is, *ēbullēscō* et même b. lat. *bulliō* (Chir.); *subbullire*, -llire, M. L. 8351-8350 a.

Mot expressif qui rappelle des mots indiquant une protubérance ronde : gr. βόλεος, lit. *būlē* « pomme de terre », *bumbulas* « nœud dans le fil », skr. *bulih* « puden-dum muliebre ».

būmammas, -a, -um : hybride formé par Varron sur le gr. βούμαστος (Vg., G. 2, 102), -στος. Cf. *būlimus*.

būra, -ae f. et **būris**, -is (acc. *būrim*) f. : — *dicitur pars aratri posterior decurua*, Non. 80, 16. *Būris* est plus fréquent que *būra*, attesté seulement dans Varron. La coexistence du type en -ā et du type en -i est caractéristique de certains mots rustiques, cf. *rūma* et *rūmis caepa* et *caepe*, ou techniques, cf. *prōra* et *prōris*, sus-pects d'être empruntés ou d'origine dialectale. M. L. 1409. irl. *bure*, britt. *bor*.

būrātum : *incensum*, CGL V 272, 43. V. *bustum*.

***burbālia** ? — *intestina maiora*, CGL V 173, 4; cf. M. L. 1400.

burburismus, -I m. : gargouillement. Très tardif; de gr. βορβορυμός déformé d'après les autres noms de ma-ladies en -ismus.

burdit : φηρτιζ (φηρτιζ, Bücheler), γαυριζ, CGL II 31, 39. V. le suivant.

burdus, -I; **burdō**, -ōnis m. : bardot; produit du

croisement d'un cheval et d'une ânesse. Les deux formes sont représentées dans les langues romanes, sauf en rou-main; M. L. 1403-1405. Cf. germ. : v. h. a. *burdihhin*.

Dérivés : *burdunculus* m. : 1° petit mulet; 2° langue de bœuf, plante (Marcell.); *burdōnarius*, *burdōnicus* : muletier; *burditiō* : sorte d'impôt ou de prestation (tardif; Greg. M., Epist., cf. Thes. s. u.); et peut-être **burdiō*, -is, formation plaisante d'après γαυριζ « faire le fier », parlant de chevaux; **būrdicāre*, M. L. 1402.

S'y rattache peut-être *burdubasta*, qu'on trouve dans Petr. 45, 11, à propos d'un gladiateur décrépiti : « mulet de bât »; cf. *bastum*, et gr. φορτοβάστατος?

Le mot n'apparaît que sous l'Empire et doit être em-prunté; *Burdō*, *Burdōnis*, *Burdōnīanus* semble appar-tenir à l'onomatopée celtique; d'autre part, la double flexion est aussi en faveur d'une origine celtique.

***burgus**, -I m. : b. lat., e. g. Vég., Mil. 4, 10, *castellum parvolum quem burgum uocant*; Oros., Hist. 7, 32, 12, *crebra per litem habitacula constituta burgos uolgo uocant* (scil. *Burgundiones qui inde dicti putantur*). M. L. 1407; B. W. *bourg*. irl. *borcc*, britt. *borc'h*, *bourc'h*, etc.

Dérivé : *burgarius*.

Mot évidemment germanique; la glose κόρυς, *haec turris, burgus*, CGL II 426, 46; 570, 24, *burgus, turris* est un rapprochement de lettré. V. toutefois E. Pen-ninck, *L'origine hellénique de « burgus »*, Latomus IV, p. 5 sqq.

***būricus** (-ichus; *burricus*), -I m. : bourrique, petit cheval; synonyme de *mannus*. Mot bas latin et vul-gaire, cf. Porph., Hor. C. 3, 27, 7, *manni equi dicuntur pusilli quos uolgo buric(h)os uocant*. On trouve aussi dans les gloses la graphie *brunicus*, d'après le germ. *brun*? V. Sofer, p. 68. Les formes romanes remontent à **burricus*, v. M. L. 1413, et peut-être aussi à **burrus*. Sans doute emprunté, comme *caballus*, *canthērius*, *mannus*. Les *Būri* (βοῦροι) sont une peuplade de Germanie, cf. Tac., Germ. 43; une *expeditio Burica* est mentionnée CIL III 5937; *Burica* figure comme cognomen CIL X 8059, 36; XII 2525; VIII 11400 (et 12390?); et le sens de *būricus* correspond bien à la description des chevaux germains que donne Tacite, Germ. 6. V. B. W. sous *bourrique*.

burra, -ae f. (b. lat.) : bourre, laine grossière. De là; chose grossière ou sans importance. M. L. 1411; 1414, **burrio*; 1415, **burru*la. Peut-être féminin substantivé (*burra* sc. *lana*) de l'adjectif *burrus*? Cf. toutefois *rebur-rus*. Il est difficile d'y rattacher **burragō* « bourrache », cf. M. L. 1412; B. W. s. u., et *bourgeon*.

burrus, -a, -um : roux. Emprunt populaire ancien au gr. κόρρος; v. P. F. s. u. *ballaena*; et Cic., Or. 160, *Bur-rum semper Ennius dixit, numquam Pyrrhum*. Cf. aussi la glose du Pseudo-Placide : *Burrae Vatronias : fatuae ac stupidae, a fabula quadam Vatroni auctoris quam Burra inscripsit; uel a meretrice burra (Lindsay, Glass. Quart. 23, 31). Comme adjectif, le mot n'est plus attesté que dans les gloses, mais il subsistait dans la langue rus-tique, cf. P. F. 28, 9, *burrum dicebant antiqui quod nunc dicimus rufum, unde rustici burram appellant buculam**

quae rostrum habet rufum. Pari modo rubens cibo ac po-sitione ex prandio burrus appellatur. — Les gloses pré-sentent souvent la forme *birrus*, qui est confirmée par les langues romanes; toutefois, en dehors de l'ital *birro* « gris-brun », les dérivés présentent des sens éloignés « gris-brun », les dérivés présentent des sens éloignés (cf. fr. *barrette*, *béret*), et il y a peut-être là un autre mot, cf. M. L. 1417 et 1416, et B. W. s. u.; v. encore **būrius*, M. L. 1410.

De *burrus* dérive un adjectif *burranicus* substantivé, attesté par P. F. 33, 4 : *burranica potio appellatur lacte micium sapa, a rufo colore quem burrum uocant*; et 32, 20 : *burranicum genus uasis*.

Le passage de π à β (cf. *buzus*) indique peut-être que le mot n'aurait pas été emprunté directement au grec par les Latins. V. Ernout, *Aspects*, p. 30.

bursa, -ae f. : bourse (Gloss.). Emprunt tardif et populaire au gr. βόρσα; la graphie avec y est une gra-phie savante; les formes romanes attestant *bursa*, M. L. 1432; B. W. s. u.

bustum, -I n. : — *proprie dicitur locus in quo mortuus est combustus et sepultus diciturque bustum, quasi bene ustum; ubi uero combustus quis tantummodo, alibi uero et sepultus, is locus ab urendo ustrina uocatur, sed modo busta sepulcra appellamus*, P. F. 29, 7; cf. *rogus*. Fait l'effet d'appartenir à un verbe **būrō*, tiré de *amb-ūrō*, qui aurait été analysé en *am-būrō*, cf. *ūrō*, d'où *combūrō*, cf. la glose *butum : imbutum ab imbuendo*, CGL IV 592, 20, où *imbuere* a été découpé *im + buō*.

Servius distingue *pyra*, *rogus*, *bustum*, cf. Thes. II 2256, 27 et 35. Mais *bustum* (*bustum* m. à basse époque) est devenu rapidement synonyme de *tumulus* ou de *sepulcrum*, cf. M. L. 1422.

Dérivés et composés : *bustar*, -āris; *bustiō*, -ōnis; *bustiō*, -ās (mots de glose.); *bustiārius* : brûleur de morts; d'où rōdeur de cimetières (au lieu de **bustā-rius*, sans doute d'après *ossudarius*, cf. Stolz-Leu-mann, Lat. Gr.², p. 212); *bustiālis* (b. lat.); *bustira-pus*, mot de Plt. qui traduit τρυποσφύγγος; *busticētum* (Am., Gloss.) : endroit réservé aux bûchers (d'après *iuncētum*, *quercētum*, etc.). On trouve aussi dans les gloses *buratum* : *incensum*, CGL V 272, 43, 444, 9; de là **abbūrāre*, M. L. 15.

būteō (-iō), -ōnis m. : buse, busard; butor; *būtiō*, -is : crier comme le busard ou le butor. — Ancien; figure

comme cognomen dans les Fast. cos. Capitol. de l'an 507 de Rome (247 av. J.-C.). Réuni à *būbō* dans P. F. 29, 12 : *butteo genus auis qui ex eo se alit quod accipitri eri-puerit, uastiatique esse cāsam his locis quae intrauerit, ut bubo, a quo etiam appellatur buteo*. M. L. 1423; B. W. s. u.

V. *būbō*.

***buteō** ? : *buteonem (bosteonem var.)*, *iuuenem*, CGL V 8, 13. Cf. Thes. s. u. Cf. pour le sens gr. τρυφορής?

buttis, -is f. (et *buttia* attesté par les langues romanes, cf. *būris/būra*, M. L. 1427 et 1425) : petit vase. Mot de la basse latinité, peut-être emprunté. Étr. *puti*? Le gr. α βυττή, tarent. βυττήν, Λόγνος η άμύλ Hes. De là : *būtticula*, *būtticella* « bouteille », B. W. s. u.; M. L. 1426; germ. : v. angl. *bytt*; celt. : gall. *both*, irl. *putraic* de **but-tericus*.

buttabatta : *Naenius* (com. 131) *pro nugatoriis pos-suit, hoc est, nullius dignationis*, P. F. 32, 21. Onomato-pée; cf. *bututti*.

***butturnāria** (*butu-*, *butti-*, *buta-*) : *eliodoron*, i. rosa *butturnaria*, CGL III 623, 31.

***bututti** : [f]luctus quidam <uel> sonus uocis effemi-nator, ut esse in sacris Anagninorum uocum ueterum interpretes dicunt, Charis., GLK I 242.

būtyrum, -I (*buturum*; *buturum*; b. lat. *būtyrum*) n. : beurre. Emprunt d'abord dans la langue médicale au gr. βούτυρον. Les formes romanes remontent à *būtyrum* et *butūrum*, *būtyrum*. M. L. 1429; B. W. s. u.; v. angl. *buture*; v. h. a. *butera*, etc.

buxus, -I (-ās) f. et **buxum**, -I n. : buis (arbre ou bois); objet de buis, toupie, flûte. M. L. 1430. De même origine que gr. κόξος (cf., pour l'initiale, *burrus*). Sans doute venu, avec l'arbre, d'Asie Mineure. A Πυξοῦς cor-respond *Buxentum* (= Volcastio) sur la côte de Lucanie.

Dérivés latins : *buzeus*, *buzinus*, *buzōsus*; *buzē-tum*; *buzifer*; *buziārius*; *buzāns*, -antis (Apul.). De *pyxis* devenu *buzis* provient le v. h. a. *buhra* (cf. *box*), de l'acc. *buzida* le fr. *botte*, etc., l'irl. *bugsa*, à côté de *piosa* (de *pyxida*).

byssus (*bis-*, *bis-*), -I f. (et m. on rencontre aussi *by-sus* n.) : sorte de lin. Emprunt tardif au gr. βύσσοσ. Dé-rivé : *byssinus*. M. L. 1432.